



National Library
of Canada

Canadian Theses Service

Ottawa, Canada
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Services des thèses canadiennes

CANADIAN THESES

THÈSES CANADIENNES

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

UNIVERSITÉ D'OTTAWA
Faculté des Arts
Département de Géographie

LA MIGRATION COMME ELEMENT D'UNE STRATEGIE
PAYSANNE DE DEVELOPPEMENT: LE CAS DE LA REGION DE MVENGUE
(CAMEROUN)

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes
supérieures en vue de l'obtention de la
Maîtrise ès Arts en Géographie.

par

BRIGITTE LUCIE ABESSOLO MVOUE

© Brigitte Lucie Abessolo Mvoue, Ottawa, Canada, 1986.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-30975-X

REMERCIEMENTS

C'est avec un réel plaisir que nous exprimons nos sincères remerciements à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette étude.

Notre gratitude s'adresse de façon particulière au professeur Vincent Berdoulay. Ses observations, ses conseils et sa disponibilité ont été déterminants dans la mise en forme définitive de cette thèse.

Il nous revient aussi de faire part de notre reconnaissance au professeur Rolf Wesché qui a guidé nos premiers pas et dont les suggestions nous ont permis de mieux cerner le sujet.

Nous remercions également messieurs Alan Simmons du Centre de Recherches pour le Développement International à Ottawa (Canada) et Patrick Gubry du Centre de Recherches Economiques et Démographiques à Yaoundé (Cameroun) pour l'abondante documentation qu'ils ont mise à notre disposition.

Que tous les étudiants avec lesquels nous avons mené l'enquête sur le terrain trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance, notamment ~~messieurs~~ Grégoire Jacques Messi, Jean Pierre Ewala et Benjamin Ondigui.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler l'aide financière fort appréciable que notre gouvernement à travers l'ambassade du Cameroun à Ottawa nous a accordée.

Grâce au réconfort moral que nous ont apporté ma soeur Monique, mon amie Mathilde et mon époux Justin-Joël, il nous a été possible de mener à bout ce travail.

RESUME

Cette étude est une analyse de la migration telle que perçue par les paysans, à savoir une nécessité de déplacement vers les centres dont les activités sont susceptibles d'être exploitées pour générer davantage de ressources et répondre aux exigences liées à leurs multiples besoins.

Une enquête menée dans trois villages de la zone cacaoyère du sud du Cameroun, loin des grands centres urbains dans le but de déterminer les espoirs placés dans la migration ainsi que les avantages qu'elle procure, révèle que la finalité de la migration est la recherche d'une promotion sociale et économique que le milieu rural n'arrive pas jusque là à assurer.

Le phénomène s'appuie sur le paramètre sociologique qu'est la solidarité telle qu'elle se manifeste dans le cadre de la famille, du clan, de la tribu ou de l'ethnie et le migrant ne se déplace pas pour fuir son milieu mais pour acquérir des revenus et une expérience qui lui permettront de l'améliorer.

Il reste entendu qu'il y a une marge entre la motivation profonde qui sous-tend le phénomène migratoire et les réalisations qui s'ensuivent. Ceci étant et malgré les efforts des pouvoirs publics pour freiner les départs de la campagne, il y a lieu de penser que la migration mérite d'être appréhendée comme un élément de la stratégie rurale de développement et que les études qui s'y rapportent pourraient être orientées dans ce sens.

Table des tableaux et figures

	PAGE
1.1	Cadre pour l'analyse de la décision de migrer.....11
2.1	Comparaison des recettes et dépenses de la zone cacaoyère et sa métropole.....23
4.1	Raisons de départ.....47
4.2	Volume de l'émigration.....52
4.3	Catégories migratoires.....52
4.4	Répartition des migrants selon l'âge au départ.....54
4.5	Fréquence des visites.....55
4.6	Raisons de retour.....57
4.7	Réalisations du migrant pour lui-même.....59
4.8	Réalisations du migrant pour sa famille.....60
4.9	Répartition des biens entre migrants et non migrants.....62
4.10	Répartition des activités non agricoles.....63
5.1	Répartition des migrants selon deux types d'aide venant de la campagne.....67
	Multiplication spatiale des points d'accueil des migrants (Figure 5.1).....70
5.2	Types d'hôtes.....68
5.3	Relation entre migrant et hôte.....69
5.4	Interventions pour l'emploi.....73
5.5	Durée du premier séjour chez un ami ou un parent.....76

Table des cartes

	PAGE
Carte I: Situation de l'arrondissement de Mvengue.....	29
Carte II: La région de Mvengue.....	31
Carte III: Les principales zones d'immigration des populations du sud du Cameroun.....	51

Table des matières

	PAGE
Remerciements.....	i
Résumé.....	iii
Table des tableaux et figures.....	v
Table des cartes.....	vi
Table des matières.....	vii
 INTRODUCTION.....	 1
 CHAPITRE I	
LE CADRE THEORIQUE.....	3
1.1 Problématique générale.....	3
1.2 Revue de la littérature.....	6
1.3 Objectif général.....	14
 CHAPITRE II	
STRUCTURE SOCIO-ECONOMIQUE ET MIGRATION DANS LE SUD DU CAMEROUN.....	16
2.1 L'époque précoloniale: société agricole structurée.....	17
2.2 L'impact de la colonisation.....	18
2.3 Intensification des changements dûs à la colonisation après l'indépendance.....	21
2.4 Tendance à une intégration des zones rurales.....	25
 CHAPITRE III	
LES METHODES ET PROCEDURES DE COLLECTE DES DONNEES.....	34
3.1 La méthode d'enquête.....	34
3.2 Composition de l'échantillon.....	36
3.3 Collecte des données.....	39
3.4 Problèmes rencontrés.....	42

CHAPITRE IV

LA MIGRATION, COMPOSANTE DE LA STRATEGIE RURALE DE DEVELOPPEMENT.....	46
4.1 Perceptions et attitudes.....	46
a) La recherche des biens matériels.....	48
b) La recherche d'un statut respectable.....	48
c) La recherche d'un milieu mieux équipé.....	49
d) Souci d'avoir un membre de la famille influent.....	49
4.2 La migration: facteur de promotion sociale.....	55
4.2.1 Les visites.....	55
4.2.2 Les retours.....	57
4.2.3 Les réalisations des migrants.....	59

CHAPITRE V

LA SOLIDARITE: TREMLIN DE LA MIGRATION.....	65
5.1 Une décision de partir collective.....	65
5.2 Les moyens pour partir.....	66
5.3 Assistance dans la réussite de la migration.....	72
5.3.1 Importance du lien social dans la réussite de la migration.....	72
5.3.2 Rapport entre le succès d'une migration et la relation avec l'hôte.....	74
CONCLUSION.....	77
BIBLIOGRAPHIE.....	82
ANNEXE.....	86

INTRODUCTION

La migration campagne-ville est l'un des problèmes actuels auxquels font face les pays africains. Les discours politiques, les résultats de bon nombre de recherches, le retour forcé de certaines populations dans leur zone d'origine montrent que le phénomène est sinon condamné, du moins jugé de façon négative. L'expression "exode rural" couramment employée pour le désigner est significative à cet égard. Cependant, la situation persiste au point où on est amené à se demander pourquoi le paysan s'obstine à migrer ou à faire migrer un proche? En d'autres termes, que représente la migration pour les populations rurales?

C'est dans cette perspective que nous avons entrepris cette étude intitulée "La migration comme élément d'une stratégie paysanne de développement". Nous nous proposons d'essayer de déterminer le sens véritable que le paysan accorde à la migration avant d'analyser les moyens qu'il met en oeuvre pour en assurer le succès. Pour ce faire, il faut tenir compte du choix des lieux d'immigration, car la géographie des mouvements est commandée par celle des valeurs conférées aux lieux.

Grâce à la migration, il y a un réseau de relations humaines qui s'établit dans l'espace et dans le temps.

L'une des conséquences de la complexité de ces interactions est la naissance d'un nouveau type de comportement. Nous tenterons d'expliquer ce comportement en tenant compte de la perception de l'environnement par le paysan.

Cette étude comprend cinq chapitres. Le premier établit le cadre théorique, le deuxième donne les caractéristiques essentielles du sud du Cameroun; la méthodologie utilisée est décrite dans le troisième; le quatrième expose ce que représente la migration pour les populations rurales et essaye de justifier leur perception du phénomène. Dans le dernier chapitre, la solidarité familiale, clanique, tribale ou ethnique apparaît comme outil de réussite de la stratégie migratoire.

CHAPITRE I

LE CADRE THEORIQUE

Après avoir présenté la problématique générale, nous nous pencherons sur les contributions pertinentes trouvées dans la littérature avant d'énoncer plus précisément les objectifs de cette thèse.

1.1 Problématique générale

En considérant les stratégies de développement dans les pays sous-développés, il est à remarquer qu'on insiste surtout sur les options nationales ou celles associant les populations aux actions des experts. Les propos de Preiswerk (1980, p. 6) dans le débat sur le développement illustrent cette tendance.

"...les couches les plus pauvres du tiers monde sont négligées et les efforts entrepris à la base en vue d'un développement plus autonome sont réprimés."

Pourtant la plupart des expériences de développement imposées aux populations se sont soldées par des échecs. Selon Sautter (1978), il existe un conflit entre la logique de type inductif partant des lieux et du présent vécu des populations et celle déductive des experts se basant souvent sur des modèles élaborés dans des contextes différents des

lieux d'application. Ignorer cette différence conduit à l'échec des entreprises de développement. Au-delà de cette distinction apparaît le problème de la perception qui valorise l'importance de l'individu en tant que tel.

"...la perception est préparée par l'ensemble des expériences qui ont permis antérieurement d'arriver à des schémas de conduites efficaces. Elle n'est pas un processus simple dans lequel tout se réduit à un stimulus et à la réponse qu'il provoque. Entre le stimulus et la réponse se situe une série de variables intermédiaires."
(Claval, 1974, p. 183)

Ainsi définie, elle requiert la considération de l'homme dans son environnement. Des propositions ont été faites dans ce sens à propos des stratégies de développement. Stör et Taylor (1981) suggèrent un développement par la base, déterminé par les peuples eux-mêmes et basé sur leurs propres ressources humaines, physiques et institutionnelles. Déjà, Sicault (1977, p. 701) demandait qu'on fasse,

"...surgir les initiatives des populations, de les faire agir directement pour améliorer leur propre sort. Il faut faire participer les populations aux programmes de développement décidés à l'échelon des capitales."

Cette démarche intéresse le géographe. En effet, il existe un courant de recherche s'occupant du vécu des gens

et qui rejoint en partie notre préoccupation pour la migration en tant qu'élément de stratégie de développement des populations des zones rurales. Il s'agit du courant phénoménologique qui a servi de point d'appui philosophique à certains penseurs d'une géographie plus humaniste que celle qui ne considère l'homme qu'à travers des analyses purement statistiques. Le vécu des gens sous-entend la perception qu'ils ont de leur environnement.

"La géographie de la perception essaie de découvrir ce qui attache l'homme à la terre, ce qui l'enracine, ce qui donne à son vécu une particulière densité...on sent chez beaucoup de chercheurs l'espoir de découvrir certaines constantes derrière la multiplicité des interprétations que les individus donnent du monde. ...on commence à évoquer une géographie des archétypes communs aux individus et aux groupes et qui guident les formes qu'ils imposent au monde..."
(Claval, 1974, p. 184)

L'approche ainsi valorisée, est contre toute tendance voulant séparer l'homme de son environnement. Elle met l'accent sur le vécu des gens, sur leurs perceptions ou visions des choses. On est ainsi conduit à s'interroger sur les finalités des gens et sur les stratégies qu'ils mettent en oeuvre.

L'idée est d'être sensible aux phénomènes d'émergence en tenant compte du fait que les comportements sont orientés vers certaines finalités (Racine, 1977; Berdoulay, 1985). Même si ces phénomènes n'ont pas une grande ampleur ou une valeur statistique, ils constituent un potentiel d'action qui nous semble important de repérer dans la recherche d'une politique de développement.

Les statistiques dans certains pays africains illustrent l'habitude des populations à quitter la zone rurale. Il serait cependant intéressant de savoir ce que représente la migration pour elles. Mais voyons d'abord comment le phénomène migratoire a été envisagé jusqu'à présent dans la littérature sur le sous-développement.

1.2 Revue de la littérature

La migration campagne-ville a attiré l'attention des chercheurs et des hommes politiques qui se sont intéressés à en expliquer les causes et les effets. Plusieurs approches influencées soit par des études antérieures, soit par des conventions établies ont été élaborées. Tour à tour, la migration campagne-ville est perçue comme une étape dans le processus du développement (Zelinsky, 1971), comme un phénomène purement économique (Todaro, 1971), historique (George, 1976) ou alors typiquement lié à l'environnement

social, économique et physique (Ridell, 1975).

Sans toutefois nier leur valeur, des remarques ont été émises à l'endroit des deux premières approches. La migration comme une étape dans le processus de développement est reconnue, mais vouloir imposer un schéma typique du déroulement du phénomène est impossible. Celui proposé par Zelinsky (1971) est caractéristique des pays industrialisés différents de ceux en voie de développement. L'approche économique, quant à elle, en réduisant les causes de départ aux différences de salaires et aux opportunités intermédiaires n'explique qu'en partie la réalité (Wolpert, 1965). Si ces variables ont eu un impact en un lieu à un moment précis, elles peuvent perdre leur importance ailleurs. En somme, c'est la tendance à la généralisation qui est reprochée.

"...il serait téméraire de généraliser surtout en face d'un domaine géographique aussi étendu et aussi différencié. On ne saurait comparer les effets de la migration d'un ouvrier sarde, sicilien ou croate, à ceux du Kabyle ou du Chleuh venant en Europe ou à ceux des voltaïques ou des nigériens allant travailler au Ghana ou en Côte d'Ivoire. La vraie économie, comme la vraie géographie reste étude des cas précisément définis et spatialisés." (George, 1976, p. 8.)

L'abandon de la généralisation est aussi valable pour les études régionales.

"...les raisonnements très généraux dont on abuse lorsque l'on parle des migrations en Afrique ou en Afrique de l'Ouest...n'ont guère de sens... Pour ce qui est du Nigéria, l'effet d'attraction des régions riches ne rend pas compte du phénomène principal... Le Nigéria présente une figure très différente de celles du reste de l'Afrique de l'Ouest. Dans les autres pays, les pôles d'attraction se situent dans les zones côtières, au Nigéria les pôles d'action se situent au littoral et à l'intérieur du pays..."
(Amin, 1974, p. 21.)

En effet, les généralisations introduisent des biais dans la perception des phénomènes. Rappelons ici l'argumentation de Racine (1977, p. 122) reprenant en partie la pensée de Lacoste (1973),

"Le fait de privilégier certains niveaux d'analyse qui correspondent à certains types, d'espace de conceptualisation, ce qui risquait évidemment d'aboutir encore une fois à déplacer le lieu de l'explication, mais aussi à écarter subrepticement du raisonnement certains facteurs qui pourraient être convenablement appréhendés qu'à d'autres niveaux d'analyse..."

Hunter (1974), en détruisant l'hypothèse selon laquelle des ruraux viennent augmenter le nombre de chômeurs faute d'industries, met à jour l'un des biais existant dans les

études antérieures. Sans toutefois nier la tendance à la hausse du nombre des chômeurs surtout parmi les "éduqués", il reconnaît que le secteur informel absorbe une grande quantité des ruraux souvent pas formés. Les gens ne vont pas en ville seulement pour les emplois dans les bureaux ou les usines comme cela s'est produit en Europe où le secteur informel était peu développé. Bien d'autres exemples dévoilent que les hypothèses émises ne sont pas valables dans des contextes physiques, sociaux ou économiques différents.

Les études liées à ces approches sont victimes non seulement des généralisations mais aussi de la perception qu'ont les auteurs du phénomène migratoire. La migration campagne-ville en tant que cause du chômage, de la congestion, du manque de logement dans les villes, etc. est étudiée par ses effets en ville. Les théories insistent sur les intérêts des groupes politiques. La croissance, les emplois, l'urbanisation et la distribution des revenus sont les variables analysées. Dans certaines, puisque les hommes constituaient la majorité de la force de travail dans les villes, seuls ceux-ci étaient considérés dans les échantillons, femmes et enfants étant mis de côté. Pourtant des recensements comme celui du Cameroun en 1976 ont prouvé que le nombre de représentants de ces deux catégories est parfois important dans les courants migratoires et que leur

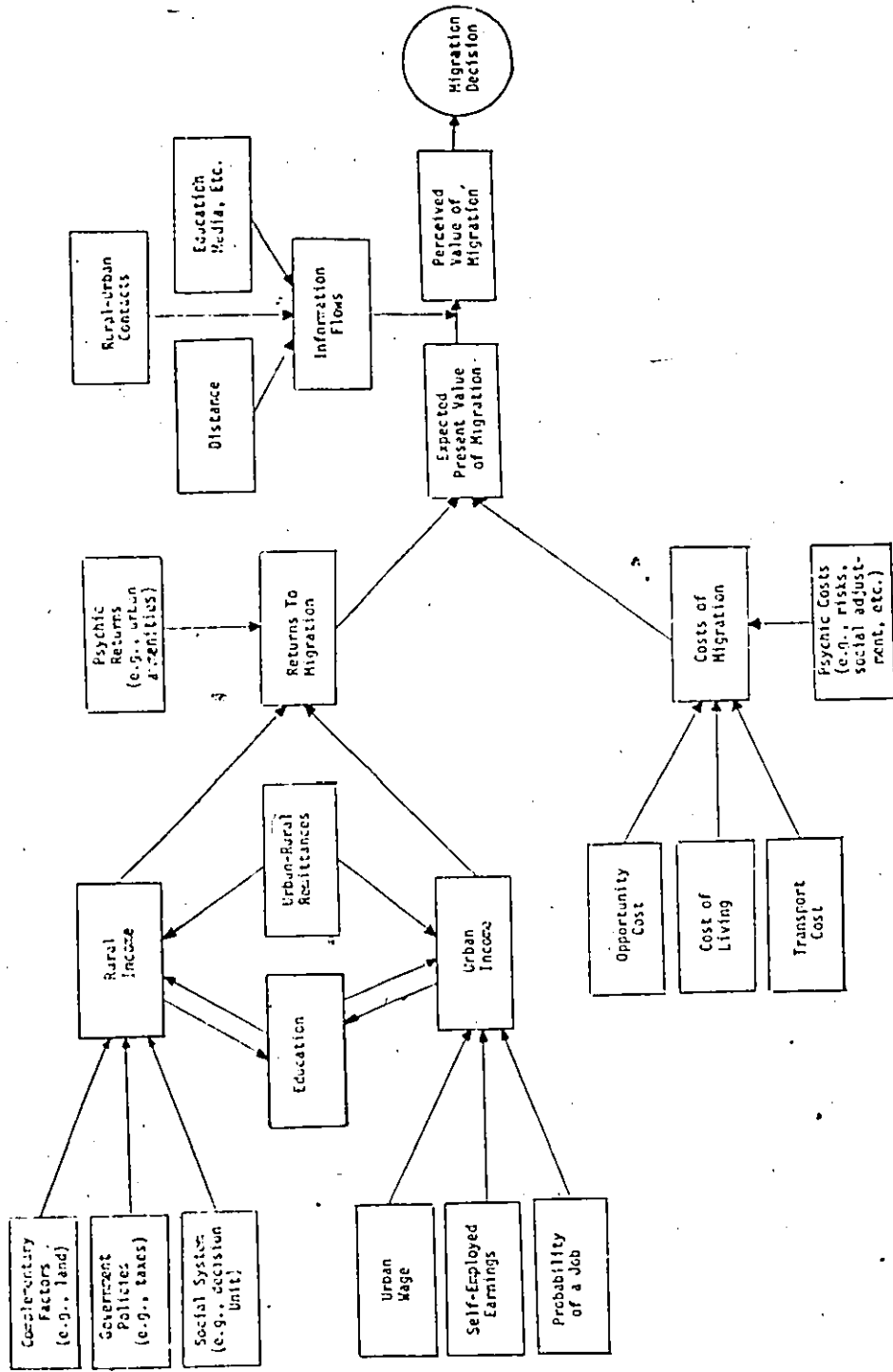
mouvement ne dépend pas toujours de celui des hommes.

En réaction à ces lacunes, des propositions ont surgi. Il y a une considération d'un plus grand nombre de variables. Racine (1977) parlant du système spatial en géographie pense que chercher à découvrir les liaisons réciproques des correspondances entre un grand nombre de variables permet une plus grande transparence et une certitude des analyses. Ainsi, Byerlee (1974), tout en gardant les anciennes variables, en introduit de nouvelles. Désormais, (tableau 1.1), il y a association des variables économiques et psycho-sociologiques dans les études sur les migrations, car.

"...pression sociale et pression économique ne s'exercent pas indépendamment l'une de l'autre. Plus forte est la première, plus pressant sera le désir de se soumettre à la seconde, pour acquérir les biens exigés par les canons de la vie villageoises. Ces canons sont à leur tour susceptibles de révisions grâce à l'apparition de nouveaux besoins introduits au village par ceux qui rentrent..." (Deniel, 1969, p. 91)

Ridell (1975) rejoint l'auteur quand il propose de tenir compte de l'environnement où se passe la décision de partir, le lien familial ou ethnique, très fort en Afrique, est analysé dans les études concernant ce continent. Cet effort d'analyser un phénomène en le situant dans son

Tableau 1.1



Un cadre pour l'analyse de la décision de migrer (Byerlee, 1974, p. 553)

contexte a conduit à la rectification de certaines erreurs. Ainsi, contrairement à Todaro (1976) pour qui la décision de partir est une réponse individuelle à certaines forces répulsives et attractives, plusieurs recherches démontrent que les migrations en Afrique sont plutôt une affaire familiale.

La décision de partir est faite conjointement par les membres d'une famille; elle n'est pas individuelle mais collective et incluse dans la stratégie de réussite des familles en zone rurale (Ohashie, 1980). Le migrant gardant des liens très étroits avec son village, influence les migrations par les informations, les apports financiers et les arrangements pour les futurs départs (Mabogunje, 1970 et Khasiani, 1982). Sa maison sert souvent de première demeure aux nouveaux arrivants (Lipton, 1982). Il stimule par ses informations et ses biens les dispositions à partir de ceux qui ne l'ont jamais fait (Khasiani, 1982). Hutton (1970) mentionne le soutien qu'un migrant, n'ayant pas encore de revenu, reçoit de sa famille restée à la campagne. Ce contact permanent soulève le problème de l'importance de la distance: plus elle serait courte, plus le contact serait entretenu. Willis (1971), cependant, minimise celle-ci. Pour lui, ce n'est pas la longueur en tant que telle qui influence les migrations. Si on peut parcourir facilement les distances et entretenir les relations avec sa zone de

départ, la distance devient peu importante. En fait, les voies de communications praticables et surtout le désir de garder des contacts avec les siens intensifient la fréquence des visites.

Certains auteurs font remarquer que le caractère collectif de la décision de partir est une manifestation d'une stratégie pour atteindre des objectifs d'ordre économique. Godfrey (1972) étudiant les migrants au Kenya, découvre que les parents, pour un ensemble de raisons, veulent voir leurs fils échapper à la vie rurale et vivre en ville. Huttington (1977) précise que la décision de partir est une garantie de sécurité pour les membres les plus âgés de la famille. Cet aspect important du phénomène migratoire a déjà amené Dogmo (1974) à affirmer que l'émigration est un moyen de promotion non seulement pour l'émigré lui-même, mais aussi pour toute sa famille restée au village.

Comprendre la migration dans cette optique conduit à un examen des facteurs opérant chez le migrant dans le contexte des changements se situant au niveau des communautés rurales traditionnelles. C'est ce qu'ont fait Franqueville (1970-1971) en étudiant l'émigration dans la Lékié au Cameroun et tout récemment Barbier, Courade et Gubry (1981-1982) en analysant l'exode rural au Cameroun.

1.3 Objectif général

De cet examen de la littérature, il est à retenir que les populations des zones rurales, malgré leur départ pour la ville, gardent des liens avec la zone d'origine; que la migration en Afrique n'est pas un acte isolé mais plutôt une démarche collective pour atteindre un objectif. C'est donc un acte volontaire pour réussir. Cette perception du phénomène est bien évoquée dans la citation suivante:

"...éduquer les enfants, ou autres parents et les aider à s'établir eux-mêmes en ville est l'un des bons investissements des résidents de la savane. La migration campagne-ville est dans ce sens une stratégie de réduction de risque pour beaucoup de familles.

(Caldwell, 1975, p. 58)

C'est dans cette optique que notre étude a été conçue. Mais nous cherchons à aller plus loin.

La perspective générale adoptée est que la migration peut contribuer au développement des zones rurales. En elle, s'inscrit l'hypothèse qui orientera cette étude. Elle considère que la migration campagne-ville est l'un des facteurs faisant partie de la stratégie paysanne de développement des zones rurales.

Une enquête, réalisée dans trois villages: Mvengue II, Mvengue III et Ebom, dans l'arrondissement de Mvengue, département de l'Océan (sud du Cameroun), servira de cadre de vérification de cette hypothèse. Les trois villages sont habités par des populations Bété, groupe bantou majoritaire dans le sud du pays. Avant de procéder plus avant et pour avoir une meilleure idée du contexte dans lequel est testée l'hypothèse, le chapitre suivant donne les caractéristiques essentielles du sud du Cameroun.

CHAPITRE IISTRUCTURES SOCIO-ECONOMIQUES ET MIGRATION
DANS LE SUD DU CAMEROUN

Ce chapitre s'intéresse, en général, à l'ensemble centre-sud communément appelé zone cacaoyère. Ses populations rurales, comme un peu partout en Afrique, ont pris l'habitude d'aller s'installer en ville ainsi que le prouvent les nombreuses études sur la migration campagne-ville. Plusieurs auteurs la présentent comme conséquence des changements au niveau social, économique, démographique et psychologique ayant eu lieu dans ce continent. C'est pourquoi un survol des structures socio-économiques semble opportun dans une étude sur les migrations. A travers une présentation sommaire des structures de la zone cacaoyère en général et de l'arrondissement de Mvengue auquel appartiennent les villages étudiés en particulier, nous tenterons de dégager les principaux changements et leur impact sur le comportement des populations.

Située sur le plateau sud du Cameroun et couverte de forêt, la zone cacaoyère est habitée dans sa presque totalité par le sous groupe bantou dénommé Bétî, d'où l'homogénéité organisationnelle dans la société traditionnelle. L'arrivée des colons européens y a provoqué des changements pouvant justifier la situation socio-

économique actuelle. L'étude de son évolution se fera donc à travers trois périodes: avant, pendant et après la colonisation.

2.1 L'époque précoloniale: société agricole structurée

Avant l'arrivée des colonisateurs, les populations Bété du Sud Cameroun vivent comme les autres peuples bantous d'Afrique. Le clan est l'organisation sociale de base. C'est un groupe de personnes se réclamant d'un même ancêtre dont le nom est connu. Le plus souvent, ils vivent sur un terroir bien défini. A cause des déplacements qui survenaient à la suite d'une série anormale de décès dus à une épidémie, à un acte de sorcellerie, aux tensions dans le groupe ou alors au désir d'atteindre la mer, les membres d'un clan se dispersaient à travers la forêt créant de nouveaux villages. Malgré cette dispersion, le sentiment d'appartenir à un même groupe demeure très fort. Politiquement, chez les bétis, les structures sont moins élaborées et les sociétés sont plus restreintes et plus repliées sur elles-mêmes.

L'organisation principale est le village souvent occupé par les membres du clan dont il porte le nom. La puissance du clan est dispersée à travers un nombre de segments. Un système tenant compte des générations est à la base pour

former les groupes et distribuer les responsabilités et les obligations. A la division du travail par âge, il faut ajouter celle par le sexe. Aux hommes reviennent des activités telles que la guerre, la chasse, l'abattage des arbres, etc.; les femmes s'attellent aux travaux liés à la vie: semailles, récoltes, etc. Ces sociétés sont essentiellement rurales et la terre y est, en général, objet d'appropriation collective. L'outillage technique, bien qu'adapté aux conditions écologiques, n'est pas en mesure de fournir une grande maîtrise de la forêt. Le travail en commun est l'une des méthodes employées pour lutter contre l'impuissance individuelle devant les forces hostiles de la nature. Outre l'agriculture, la cueillette, la chasse et l'artisanat sont les autres activités. L'éducation formelle est assurée par les plus âgés; elle prépare le jeune à la vie dans sa communauté et non à la migration, excepté les cas de force majeure cités plus haut. La colonisation va ébranler cette organisation.

2.2 L'impact de la colonisation

Dès leur arrivée, les Allemands en 1884 et plus tard en 1916 les Français et les Anglais organisent l'exploitation des ressources du sol et du sous-sol. Les besoins de l'Europe en denrées tropicales les poussent à développer les plantations (Mungo, Dizangué). Ils mettent aussi sur pied

des chantiers forestiers (Manoka, Edéa) et entreprennent l'installation de voies de communications et la création des villes. Ces travaux nécessitent une main-d'oeuvre abondante, surtout qu'il n'y a pas de machines (Kizerbo, 1972).

Pour attirer les autochtones quelque peu indifférents, les gouvernements introduisent le système de taxes qui devaient constituer aussi une source de budget. L'impôt de capitation, devant être versé en argent, poussera les paysans à vendre des produits d'exportation ou alors à s'engager pour le travail obligatoire (Kizerbo, 1972). Le travail obligatoire, comme l'illustrent les propos suivants, va provoquer le déplacement des populations.

"...il paraît donc hors de doute que ce système du travail obligatoire a amorcé un considérable mouvement d'émigration, souvent de longue durée. Il fut la cause initiale de cette mobilité de la population rurale bien avant que l'attrait d'un salaire fixe ou des "lumières de la ville" n'en prenne le relais. Mais il faut encore ajouter que ce système a non seulement créé l'habitude de quitter son village pour des destinations lointaines, mais encore a contribué à former au loin des noyaux de peuplement d'originaires de la lékié qui ont constitué par la suite autant de foyers d'appel pour les générations plus jeunes."
(Franqueville, 1971, p. 134-135)

En effet les départs des campagnes furent continus. L'introduction de la monnaie dans les moeurs oblige les paysans à se faire recruter pour les travaux. Ils sont encouragés par les récits des migrants de retour (Delpech, 1978). En plus des rafles pour le travail obligatoire, les expropriations dues au lotissement dans les villes ou au besoin de forêt réservée et la hausse des prix des produits manufacturés provoquent des mouvements de population. Les autres raisons de départ sont d'origine éducationnelle, démographique ou liées aux nouveaux besoins.

L'éducation formelle change les valeurs et les attitudes des populations. Celle importée d'Occident inculque les valeurs et les comportements de celui-ci. Les "éduqués" sont préparés pour la vie dans les centres urbains et pour l'emploi urbain. Ils ne se sentent plus à l'aise dans la société traditionnelle.

Les mesures de santé entraînent un déclin rapide de la mortalité, augmentant ainsi la taille des familles. Ceci provoque un besoin de plus d'espace pour les populations qui créent leurs propres cacaoyères. La propriété privée s'installe petit à petit rendant parfois difficile l'accès à la terre.

Les taxes ne sont pas la seule cause de la recherche de l'argent. Il faut aussi compter les produits manufacturés introduits par les colons européens. Ainsi, des sociétés closes et repliées sur elles-mêmes jusque là sont désormais travaillées par l'argent et les idées nouvelles. La dot versée à la famille de la fiancée, jusque là symbole et lien, se transforme en un moyen d'enrichissement. L'argent atomise la famille et lance un processus de classification sociale. Les zones d'activités modernes comme les villes, où l'on peut trouver un emploi rémunérateur attirent, alors que les villages s'enfoncent dans la misère à cause de l'importance de l'argent et se vident.

2.3 Intensification des changements dûs à la colonisation après l'indépendance

C'est une société presque déstructurée qui accède à l'indépendance en 1960. Les comportements acquis pendant la colonisation vont s'intensifier.

Les cultures d'exportation se développent au détriment des cultures vivrières. Surtout que seuls les paysans près des villes ou alors reliés par elles par une voie de communication praticable peuvent évacuer leurs produits vivriers. On note l'existence de plusieurs villages enclavés. Ce manque de voies de communication

opérationnelles est en grande partie responsable du périssement de plusieurs produits vivriers qui sont jetés alors qu'ailleurs, ils font défaut.

En plus de l'enclavement, les zones rurales manquent d'infrastructures sociales. Si la plupart des villages sont dotés d'une école du cycle primaire, les élèves doivent souvent quitter leurs parents pour poursuivre le cycle secondaire, dont les établissements se rencontrent surtout dans les villes. Automatiquement, l'aide que ceux-ci leur apportent est limitée. Dans le même ordre d'idées, les malades doivent parcourir des kilomètres pour atteindre le centre de santé le plus proche. Souvent celui-ci ne peut offrir que des soins élémentaires. Les cas graves sont évacués vers les villes où les malades souffrent parfois de nostalgie. Signalons aussi le caractère aléatoire de l'approvisionnement des campagnes. Les marchés quotidiens se trouvent dans les villes souvent éloignées. Les marchés périodiques ayant lieu une ou deux fois par mois se tiennent au carrefour des pistes ou dans les villages. Ils présentent l'avantage de se rapprocher des paysans, mais dépendent du climat. En saison des pluies, ils deviennent rares quand ils ne sont pas supprimés.

Comme signalé plus haut, les cultures d'exportation dominent l'agriculture, ceci ne va pas sans créer quelques

problèmes. En devenant omniprésente, l'économie du cacao freine à la fois l'essor des cultures vivrières et du petit élevage. Il réduit l'importance considérable de la diversité alimentaire ainsi que l'artisanat traditionnel aggravant ainsi la dépendance des paysans à l'égard du commerce national et international. Le paysan doit vivre avec un revenu médiocre. Les caractéristiques essentielles sont:

"...grande instabilité, tendance générale à la baisse, dégradation permanente de leur pouvoir d'achat et faible concentration."
(Assoumou, 1977, p. 306)

Entre la zone cacaoyère et sa métropole, l'écart des revenus et niveau de vie est de 1 à 4 comme indiqué au tableau ci-après.

Tableau 2.1

<u>Budget</u>	<u>Ménage représentatif camerounais de Yaoundé</u>	<u>Ménage de la zone cacaoyère</u>
Recettes mensuelles	18 865F	4 665F
Dépenses mensuellés	17 952F	4 250F

(Assoumou, 1977, p. 306)

(F = CFA : 1FF = 50CFA)

Ce tableau est une confirmation du déclassement de l'agriculture par rapport aux salariés et autres titulaires de revenus (commerçants, professions libérales,...). Ajoutons aussi que la disparité entre la ville et la campagne se traduit par les inégalités de consommation. Comment ravitailler les zones rurales en viande et en poisson si la plupart des routes ne sont praticables qu'en saison sèche? Cette situation précaire des zones rurales peut justifier les nombreux départs de la campagne.

"L'exode rural qui dépeuple les campagnes en direction des grandes métropoles, révèle, précisément, la dégradation des niveaux de vie de la région cacaoyère. Car l'économie du cacao a entraîné une série de blocages structurels sur le plan social et économique. La dégradation permanente du pouvoir d'achat de l'agriculteur, son "déclassement" par rapport aux salariés des centres urbains, ont contribué, peu à peu, à dévaloriser le métier agricole."
(Ella, 1982, p. 115-116)

Cette dévalorisation a commencé à l'époque coloniale où les détenteurs de diplômes étaient soustraits à l'indigénat, qui fut un système d'obligation sous la colonisation, d'où la ruée vers l'école. Celle-ci continue à jouer le rôle de voie pour échapper à la misère.

"Pour la plupart des gosses de villes et des campagnes, l'école représente d'abord le moyen d'accéder à la caste privilégiée de la fonction publique. Dans la brousse la plus reculée, chacun a compris que le fonctionnaire aux mains lisses gagne beaucoup, sans grand travail.

L'enfant de paysan, poussé par ses parents, en déduit vite l'impossibilité d'une réelle promotion sociale à l'intérieur de la profession agricole; le seul moyen de s'élever est donc de sortir."
(Dumont, 1973, p. 79)

Pour remédier à cet afflux vers les villes, les autorités politiques s'efforcent de faire intégrer les zones rurales dans l'ensemble national.

2.4 Tendance à une intégration des zones rurales

La présentation de l'arrondissement de Mvengue permettra de voir une illustration de l'effort d'intégration, mais avant ceci, rappelons brièvement ce qui rend la ville attrayante.

La zone urbaine est dotée d'infrastructures de différents types: établissements professionnels, scolaires et universitaires, hôpitaux, commerces, cinémas, etc. Etant le siège des services administratifs, des sociétés et des usines, elles offrent une gamme variée de services et

d'emplois. Par rapport à la campagne, les possibilités d'emplois qu'elle offre sont nombreuses d'autant plus qu'on assiste à l'expansion d'un secteur informel constitué des métiers tels les revendeurs, les porteurs, les domestiques, les laveurs d'autos, les cordonniers, etc. Ce secteur ne nécessite pas souvent une formation préalable et bon nombre de ressortissants des zones rurales y font carrière. Les femmes s'illustrent dans le métier de revendeuses des produits alimentaires. Elles ont le monopole presque de ce commerce. Elles se ravitaillent, soit en ville, soit dans les campagnes, et revendent ces produits à des prix spéculatifs. Grâce aux bénéfices réalisés, elles acquièrent une indépendance financière et un niveau de vie amélioré, ce qui suscite l'admiration de leurs consœurs vivant à la campagne. Celles-ci doivent se contenter des revenus médiocres provenant de l'agriculture.

L'agriculture est le seul moyen pour se procurer de l'argent pour la plupart des populations des zones rurales. Ce secteur de l'économie occupe 80% de la population active (Le Monde, 1985). Les produits agricoles sont destinés à l'exportation et alimentent une agro-industrie en pleine expansion. Il existe les plantations d'Etat et les plantations paysannes. Plusieurs sociétés et organismes de développement ont créé des plantations pour alimenter des usines de transformation en matières premières. On peut

citer la "Cameroon Sugar Company" et la Société Sucrière du Cameroun pour la production du sucre; la Société Camerounaise de Palmeraies et la Société de Développement Hévéa Cameroun. Elles utilisent des méthodes scientifiques et des machines. Dans les champs travaillent des manoeuvres provenant des zones rurales. Bien que situées dans la zone cacaoyère, ces plantations attirent les paysans des autres régions parce qu'ils peuvent avoir un salaire permanent et profiter des infrastructures sociales. Certaines de ces unités de production ont donné naissance à des villes. C'est le cas de Mbadjock. Les plantations paysannes se caractérisent par l'étroitesse des parcelles cultivées et les méthodes culturelles associant les techniques artisanales et modernes. La force de travail est essentiellement humaine. L'outillage se réduit le plus souvent à des houes, machettes, pioches et haches. Malgré ces difficultés, leur part dans la production est significative. Elles fournissent la presque totalité de la production du cacao, où le Cameroun occupe le 5^e rang mondial (Le Nouvel Observateur, 1982). Ceci explique l'intérêt porté au monde rural actuellement.

Face aux nombreux problèmes (prédominance de la culture du cacao, épuisement des sols dû à la surexploitation, invasion parfois des insectes herbivores, maladies des plants, vieillissement des plantations et des planteurs,

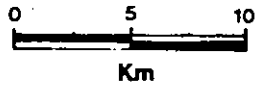
impossibilité de vendre les fruits des récoltes), plusieurs actions ont été entreprises. Parmi elles, on peut citer la création ou le développement des villes en zone rurale au rayonnement local ou régional. Elles servent d'intermédiaires entre les grandes villes et les campagnes. Par elles transitent l'autorité gouvernementale et les marchandises. C'est dans cette catégorie que se classe la ville de Mvengue, à 150 km au sud de Yaoundé, capitale et métropole de la zone cacaoyère. Mvengue est le chef lieu de l'arrondissement du même nom (voir carte I).

La région de Mvengue (voir carte II) est une zone cacaoyère de petits exploitants. La commercialisation du cacao est assurée par la Socooder (Société coopérative de développement rural), organisme d'Etat. Elle ramasse le produit le long des routes et des pistes. Elle réduit ainsi la peine qu'éprouvent les paysans pour l'évacuation de leur production. En effet, la plupart des plantations sont éloignées des pistes carrossables. La production est donc transportée sur la tête ou le dos des planteurs.

L'Etat intervient aussi au niveau de l'entretien des pistes cacaoyères par l'entremise de la Société Camerounaise de Développement du Cacao (SODECAO). Elle assure également la lutte phytosanitaire, aide à la régénération des plantations anciennes et accélère le rythme de création des

SITUATION DE L'ARRONDISSEMENT DE MVENGUE

- Limite départementale
- YAOUNDE Capitale
- MVENGUE Ville
- Arrondissement
- OCEAN Département



OCEAN
ATLANTIQUE

YAOUNDE
MVENGUE

OCEAN

Carte I

nouvelles. Outre le cacao, les autres produits sont: la banane plantain, l'arachide, le macabo, le manioc, le maïs, la patate douce, le café et les courges (sorte de concombre). A l'exception du cacao, du café et des courges, la vente des autres produits est une marque de surplus de production ou d'un besoin urgent d'argent.

En plus de la route principale Yaoundé-Ngomedzap-Mvengue-Lolodorf-Kribi qui le traverse, l'arrondissement de Mvengue est jalonné de nombreuses pistes dont quelques-unes deviennent impraticables en saison de pluies. La voie centrale Yaounde-Kribi par Mvengue créée pendant la colonisation allemande a vu son trafic diminuer ces dernières années. Plusieurs facteurs seraient à l'origine de cette perte d'intérêt, notamment la situation de l'arrondissement à la charnière de la zone d'influence de Yaoundé d'une part et de Kribi d'autre part et le déclin de la ville de Lolodorf.

La situation devrait s'améliorer avec la création de nouvelles infrastructures scolaires et sanitaires en même temps que d'autres services publics. En effet, un collège d'enseignement secondaire a été ouvert à Mvengue en 1980, ainsi qu'une section artisanale rurale, ce qui permet à certains jeunes de suivre leurs études sur place, sans plus s'éloigner de leurs parents. En 1981, le dispensaire de la

ville a été transformé en hôpital d'arrondissement et désormais les populations de cette unité administrative ont un médecin à leur disposition. L'accroissement des personnels affectés dans les divers services administratifs, du fait qu'il génère de nouvelles demandes, renforce les échanges sur le marché.

La zone rurale du sud du Cameroun, habitée majoritairement par le groupe bété a connu la même évolution et subi les mêmes influences au point qu'elle présente des caractères généraux communs: prédominance de l'agriculture de marché, manque d'infrastructures, attraction des zones d'activités exercée sur les populations.

Conscients de l'incapacité du milieu rural à assurer la promotion socio-économique, en d'autres termes, la faillite de la "périphérie" par rapport au "centre", les ruraux optent pour la migration vers les lieux d'activités économiques intenses où le processus d'accumulation a commencé. Ce processus d'accumulation se traduit par des inégalités de revenus frappantes entre les couches sociales, elles-mêmes liées au capital étranger (sociétés étrangères) et/ou étatique.

Cependant, on note de légères différences dues à la position des lieux par rapport aux zones d'influence. C'est ainsi que dans les trois villages où nous avons mené notre enquête, la migration a connu une direction alternative. La préférence actuelle de Yaoundé, comme zone de destination par rapport aux villes plus proches mais plus petites comme Mbalmayo ou Lolodorf qui furent des pôles d'attraction privilégiées pendant la période coloniale, est une illustration de cette différenciation spatiale. C'est là l'un des intérêts du choix de la zone d'étude. Notre maîtrise parfaite du dialecte du milieu a été un atout pour la facilité de communication. Elle nous a évité les omissions ou les exagérations des intermédiaires. Le chapitre suivant présente le déroulement de l'enquête.

CHAPITRE III

LES METHODES ET PROCEDURES DE COLLECTE DES DONNEES

Cette étude se propose de démontrer que la migration est un élément de la stratégie rurale de développement et que la solidarité familiale, clanique ou ethnique y joue un rôle fondamental. Les données utilisées pour traiter ce sujet ont été obtenues en considérant le vécu des gens et leur expérience lors d'une enquête sur un échantillon en zone rurale.

Elle s'est déroulée au mois de juillet 1984 dans trois villages situés dans l'arrondissement de Mvengue. Comme signalé au premier chapitre, il s'agit de Mvengue II, Mvengue III et Ebom, tous situés sur la route provinciale Yaoundé-Kribi.

3.1 La méthode d'enquête

Il existe des études faites ailleurs (Franquville, 1971; Haeringer, 1968; Dogmo, 1974) avant la nôtre qui analysent les mouvements migratoires en zone de départ. Leur méthode consiste à interroger les chefs de famille de la région étudiée, à établir leur biographie pour déceler leurs déplacements éventuels et à reconstituer l'ensemble de la famille. Nous nous sommes basés sur ces

travaux pour cependant élaborer notre propre méthodologie tenant compte de nos moyens, de nos objectifs et de la situation particulière de la région étudiée. L'observation longitudinale qui retrace des biographies par observation rétrospective ou directe est appropriée ici, parce que le migrant garde des liens avec sa zone de départ.

A l'exemple de (Dogmo, 1974), nous avons fait une collecte des biographies rétrospectives des familles racontées par leurs chefs en axant leur récit sur le fait migratoire. Une telle méthode avait d'ailleurs été employée par (Balandier, 1955), (Haeringer, 1968) et (Franqueville, 1971). Le questionnaire utilisé est une technique d'observation indirecte de l'émigration, fondée sur l'analyse des renseignements des migrants. Selon (Gubry et al., 1983), l'adoption de cette méthode part du principe selon lequel les parents peuvent fournir des informations suffisamment fiables sur leurs enfants. Ils reconnaissent cependant que le principe n'est pas absolu dans la mesure où la fiabilité de certaines informations données par les parents reste tributaire de la permanence des contacts entre eux et leurs enfants d'une part et de la mémoire des parents d'autre part. Malgré cette restriction, nous avons adopté la méthode en étendant la relation jusqu'aux frères et soeurs.

3.2 Composition de l'échantillon

Les chefs de famille devaient reconstituer leur biographie, celles de leurs enfants, frères et soeurs âgés d'au moins 13 ans. Le terme chef désigne ici la personne habilitée à répondre aux étrangers et non pas celle qui détient l'autorité. Cependant, une même personne peut cumuler les deux pouvoirs.

Un migrant ayant plus d'un frère peut être cité plusieurs fois. Pour éviter ce double comptage, il a été demandé aux chefs de famille de donner des informations sur tous les membres d'au moins 13 ans pour des raisons expliquées ci-dessous. Pendant la vérification des informations recueillies, il a été facile de repérer les personnes citées plus d'une fois, ou d'autres erreurs par un contrôle minutieux.

La définition de la famille incluant enfants, frères et soeurs de (Franqueville, 1971) est plus large que celle de (Dogmo, 1974) qui, en étudiant l'émigration bamiléké en zone rurale, fait coïncider la famille avec la cellule d'habitat qui est le "Mba". Celui-ci est une maison ou un groupe de maisons bien individualisé dans l'espace dans l'ouest du Cameroun et habité par un homme, sa femme ou ses femmes et leurs enfants encore non mariés. La première démarche nous

convient car la zone de la Lékié, où la notion de famille au sens large a été appliquée, ressemble à la nôtre du point de vue organisation spatiale et sociale. Les cases sont souvent alignées le long des routes formant des villages linéaires. De même, les deux régions sont occupées par les personnes appartenant au même groupe ethnique: celui des bétis, ce qui suggérerait une organisation sociale identique.

A l'inverse de Franqueville (1971) qui exclut les femmes de son enquête, nous avons considéré celles originaires des villages étudiés et celles qui y sont venues par mariage. En effet, s'il est connu que les migrations féminines étaient depuis longtemps liées à celles de leurs parents ou maris, il est à remarquer que de plus en plus, les femmes et les filles se déplacent seules et que leur nombre parmi les migrants croît. Comme souligné plus haut, l'utilisation du questionnaire basé sur l'interrogation des parents part du principe selon lequel ces derniers peuvent fournir des informations fiables sur leurs enfants.

Interroger une seule catégorie de parents peut aussi contribuer à augmenter le risque de biais dans l'information. C'est ainsi que les veuves sont incluses dans la catégorie des chefs de familles. L'interrogation des mères est enrichissante dans la mesure où elles sont

parfois plus informées que les pères et plus disposées à répondre. L'on observe aussi qu'elles sont plus enclines à rendre visite à leurs enfants hors du village que les pères. L'inclusion des veuves permet de combler en partie les lacunes dans l'information provenant de la non-prise en compte des migrants aujourd'hui décédés. Malgré leur importance dans une étude à caractère historique comme celle-ci, ils ont été exclus de l'enquête pour éviter les confusions pouvant venir du fait qu'ils ne sont plus là. Ceci se justifie d'autant plus qu'il nous a été difficile d'avoir des informations précises sur des personnes âgées au moment de l'enquête.

Les éléments de l'échantillon ont été classés en quatre catégories. Aux trois catégories de personnes directement concernées par la migration que conseille (Byerlee, 1974), à savoir les migrants, les migrants potentiels et les migrants de retour, il faut ajouter les non migrants Simmons et al. (1972) dans une étude sur des migrations en Colombie incluent ce dernier groupe qu'ils définissent comme personnes n'ayant jamais quitté la zone d'origine pour au moins un an. Nous avons limité cette durée à 6 mois. A propos de l'Afrique,

"en général, dans les enquêtes statistiques, la migration est considérée comme un changement de résidence, étant admis que la résidence implique un séjour minimum de 6 mois en un lieu donné."

(Barbier et al., 1981-1982, p. 108)

Cette limite est applicable à la région étudiée qui ne connaît pas de migrations saisonnières. A l'exception d'une convalescence prolongée, les séjours de plus de 3 mois supposent la recherche d'une fixation au lieu de destination. Au bout de 6 mois, l'on est supposé avoir commencé une intégration dans le nouveau milieu. Le migrant de retour est donc celui qui est revenu après avoir passé 6 mois hors du lieu d'origine. L'échantillon inclut les migrants de retour, qui sont repartis depuis 6 mois et qui ne sont pas de retour au moment de l'enquête, dans la catégorie des migrants. Les migrants potentiels sont en général des personnes ayant éprouvé le désir de quitter le village bientôt. Après avoir retenu cette classification, nous avons commencé à collecter les informations.

3.3 Collecte des données

L'enquête, faite au mois de juillet, nous a permis de bénéficier de la collaboration des étudiants de l'université de Yaoundé et des élèves des lycées et collèges en vacances. Ce sont des jeunes qui viennent passer deux à trois mois à

la campagne avant de repartir pour les villes. Ils présentent le double avantage d'appartenir à la fois à une société au comportement communautaire et fermée du village et à celle des villes où existent une perspective critique des choses et une grande ouverture. Ils ont constitué notre outil de contrôle des informations. Connaissant le milieu, ils découvraient parfois des erreurs dans les réponses données. Deux groupes de quatre membres chacun, l'un dirigé par un étudiant, l'autre par nous-mêmes, ont été constitués. Une répartition de hameaux, (groupe de maisons) se basant sur le degré d'affinité entre les familles et les enquêteurs, a permis d'éviter le double comptage.

L'enquête s'appuyait sur un questionnaire (Annexe I) qui visait à reconstituer l'histoire migratoire de chacun des membres des familles âgé d'au moins 13 ans. Cette limite inférieure est justifiée par le fait que c'est l'âge moyen des jeunes qui partent à la recherche d'un établissement scolaire. La période étudiée va de 1920 à 1984 et se divise en deux parties. La première, de 1920 à 1959, est caractérisée par des migrations de courte durée alors que dans la deuxième, de 1960 à 1984, elles sont permanentes. 1920 appartient à la série d'années qui ont suivi le départ des Allemands. Plusieurs soldats de l'armée allemande sont rentrés avec des biens et ont raconté les merveilles des villes coloniales (Delpech, 1978). En plus

des villes, les chantiers forestiers et les plantations des colons continuèrent d'attirer les populations. / Ainsi, plusieurs départs se situent autour de cette année. Par contre, 1960 est l'année de l'indépendance avec les départs massifs des colons, commencés à la fin des années cinquante. Ceci a entraîné la fermeture de services accompagnée de pertes d'emplois provoquant des retours à la campagne. Cependant, des mouvements en sens inverse ont eu lieu. La libération de certains emplois et la création d'autres ont maintenu ou fait venir des personnes dans les zones d'activités modernes.

Le questionnaire comprenait cinq parties: la première localise la famille enquêtée, indique son village, le nom de ses membres; la deuxième traite de l'émigration et du retour; il est question dans la troisième des activités en zone de destination et les réalisations en zone de départ. La quatrième partie s'adresse aux migrants potentiels, et la dernière présente les avis des populations rurales sur la migration. Chacun des membres est caractérisé par son sexe, son âge, son niveau d'instruction au moment du départ, ses destinations, les études et emplois en zone d'arrivée et les relations dans les deux zones.

Dans la deuxième partie, des questions sur les visites réciproques et la correspondance par lettres entre les

parents et les enfants visent à connaître la permanence ou l'absence des contacts entre la famille en zone de départ et leurs membres émigrés. Les réponses permettent d'apprécier le degré de fiabilité des remarques portées par la famille sur leurs membres vivant à l'extérieur. Ce désir de précision justifie l'élimination des familles absentes et la rencontre des chefs de familles en présence des autres membres. Ce qui a entraîné une abondance d'information mais parfois il y avait désaccord entre les membres d'une même famille au sujet d'une information. Nous retenons comme vraisemblable la version des faits soutenue par la majorité. Ceci nous amène à parler des problèmes.

3.4 Problèmes rencontrés

Parmi les problèmes, on peut citer l'imprécision des informations due aux oublis, la méfiance et le manque de disponibilité des personnes.

Si les personnes âgées possédaient une connaissance générale de leur histoire migratoire, il leur était difficile de la situer exactement dans le temps. Cette lacune a été souvent comblée, grâce au caractère groupé de certaines migrations. Les personnes parlaient en groupe, ou bien avaient la même direction avec un décalage dans le temps. On arrivait ainsi, à quelques erreurs près, à

reconstituer l'histoire migratoire de la classe des personnes âgées en confrontant les différents récits. Un autre avantage de cette démarche est que les dates étaient parfois liées à certains événements historiques, (départ des Allemands, fin de la Première Guerre mondiale, arrivée des Français) ou alors la création ou la fermeture des chantiers forestiers ou des grands travaux, il devenait possible de les fixer approximativement. La solution facile aurait été de supprimer la catégorie d'âge de plus de 60 ans. Or, nous ne l'avons pas fait parce qu'elle représente une étape importante dans l'histoire migratoire du sud du Cameroun, qui correspond à l'époque coloniale, point de départ pour la recherche des centres d'activités modernes.

Les autres problèmes connus sont la méfiance des populations et leur manque de disponibilité. Elles étaient réticentes à nous recevoir. A ce niveau, l'aide des jeunes venant des villes a été appréciable. Ils mettaient leurs parents en confiance en insistant sur le caractère académique de notre enquête. L'ouverture des jeunes est due à la fois à leur âge, leur niveau d'instruction élevé et au contact avec l'extérieur. Dans les familles ne comptant pas cette catégorie de personne, récolter des informations s'avérait parfois être une tâche difficile. Nous avons noté aussi que les familles, dont les membres à l'extérieur avaient réussi, semblaient plus ouvertes que les autres.

Le manque de disponibilité fut le plus grand problème, car difficile à résoudre. L'enquête se faisant au mois de juillet, période d'intense activités agricoles liées à la préparation des champs, des cacaoyères et à la présence de la main-d'oeuvre qu'offrent les jeunes en vacances, il a été impossible de rencontrer toutes les familles, soit qu'elles se soient installées dans les plantations loin des villages, soit qu'elles rentraient très tard dans la soirée, épuisées. Terminons en rappelant l'imprécision des informations due à l'âge avancé des informateurs ou à une longue absence des migrants.

Tous ces problèmes expliquent la nature de notre échantillon. Toutes les familles n'ont pas été rejointes. Si la grande majorité des familles de Mvengue II et Mvengue III l'ont été, ce ne put être le cas pour Ebom. C'est en raison de la population plus grande de ce village, comme l'indiquent les statistiques du Ministère du plan (1976): Ebom: 743 habitants; Mvengue III: 116 et Mvengue II: 166. Mais en consultant les résultats, le biais perd sa gravité. En effet les comportements différentiels apparaissent seulement au niveau des groupes d'âge et non au niveau de la répartition géographique. D'ailleurs, les trois villages ont été choisis pour fin numérique. Il est intéressant d'avoir un nombre suffisant de représentants dans chaque groupe d'âge.

Ainsi, l'omission de la majorité des familles ne supprime pas une catégorie d'âge; elle réduit seulement l'éventail des différents comportements face à l'émigration. En effet, malgré des comportements presque identiques au cours des époques particulières, chaque famille présente de l'originalité au niveau des directions, de la durée et du volume de l'émigration. Nous nous réjouissons cependant d'avoir pu interroger 46 des 148 familles que compte les trois villages (Ebom: 32 familles sur 119; Mvengue III: 7 familles sur 14 et Mvengue II: 7 familles sur 17). Ces données sont analysées dans les deux chapitres qui suivent.

CHAPITRE IVLA MIGRATION, COMPOSANTE DE LA STRATÉGIE
RURALE DE DÉVELOPPEMENT

A la lumière de l'enquête sur le terrain, il apparaît que la migration peut être considérée comme élément de la stratégie rurale de développement. Pour établir ceci, nous avons tenu compte de la façon dont les populations rurales perçoivent la migration d'une part, et de l'apport du migrant dans son milieu d'origine d'autre part.

4.1 Perceptions et attitudes

La littérature sur la migration campagne-ville a surtout insisté sur les aspects négatifs de celle-ci (accroissement exagéré de la population urbaine, hausse du taux de chômage, insuffisance des structures d'accueil en ville, dépeuplement des campagnes, diminution des effectifs de la main d'oeuvre agricole, etc.). Sans toutefois négliger cette réalité, il apparaît important de considérer la vision qu'ont les populations des zones rurales de ce phénomène. Pourquoi choisissent-elles de migrer ou de faire migrer l'un des leurs? Les problèmes que rencontre l'homme qui vit en milieu rural sont nombreux: méthodes culturelles archaïques, outillage rudimentaire, rendements peu élevés qui s'accompagnent de faibles revenus, manque d'infrastruc- C

tures. Dans quelle mesure la migration paraît-elle permettre l'amélioration de cette situation?

A travers les réponses obtenues en interrogeant parents de migrants, migrants de retour et migrants potentiels, on constate qu'il y a une raison qui revient le plus souvent, c'est celle qui a trait à la promotion du bien-être social tant individuel que collectif, car il faut le préciser, la famille place l'espoir de réussite sur le migrant. De toutes les réponses recueillies, nous avons retenu les plus importantes et les avons classifiées en quatre sous-groupes et par ordre d'intérêt et tel qu'illustré dans le tableau ci-dessous.

Tableau 4.1 Raisons de départ

<u>Raisons</u>	<u>Nombre de fois évoquées</u>
Recherche des biens matériels	80
Recherche d'un statut respectable	13
Recherche d'un milieu mieux équipé	8
Souci d'avoir un membre de la famille influent	2

Il y a lieu ici de revenir sur chacun de ces éléments de réponse pour en faire l'analyse et tenter de déterminer le contenu que leur donnent les familles rurales intéressées

par la migration.

a) La recherche des biens matériels

La recherche des biens matériels est le motif le plus évoqué par les personnes interrogées qui utilisent la migration comme un moyen pouvant leur permettre de vaincre le dénuement réel dans lequel elles vivent. Les réponses qu'elles donnent sont particulièrement révélatrices à cet égard. Nous en reproduirons quelques-unes pour illustrer notre propos. "Je suis parti dans le but de me faire de l'argent pour pouvoir me construire un logement relativement décent" ou "mon souci, en partant, était de gagner de l'argent pour m'acheter une machine à coudre, un électrophone, un fusil de chasse, une tronçonneuse, une motocyclette, etc."

b) La recherche d'un statut respectable

Rentrent surtout dans cette catégorie, les jeunes de 15 à 30 ans qui n'ayant pas pu terminer leur scolarité surtout du niveau secondaire sont contraints de demeurer au village à côté de leurs parents qui les utilisent comme main-d'oeuvre dans les exploitations familiales. Pour se libérer du joug de leurs parents et de la dépendance financière vis-à-vis de ces derniers et acquérir une certaine autonomie, ils partent dans l'esprit de se faire des revenus en ville qui leur permettraient de satisfaire les exigences de la dot

en vue du mariage, s'offrir un minimum d'équipement et acquérir aussi un statut social respectable. Le malaise des jeunes dans les villages en relation avec les difficultés de toutes sortes qu'ils rencontrent est traduit par leurs propres explications: "Je suis parti avec l'espoir de trouver les moyens qui puissent me permettre de me valoriser et faire l'objet d'une certaine considération au sein de ma famille."

"Ce départ n'est pas à proprement parler une rupture. Au contraire, c'est un moyen pour le jeune de réintégrer sa société d'origine dans la catégorie des adultes."
(Barbier et al., 1981-1982, p. 118)

c) La recherche d'un milieu mieux équipé

La pénétration des biens manufacturés et celle des idées qui sont véhiculées par le truchement des écoles, des missionnaires et de la presse ont permis à la population rurale de se sentir déshéritée. La manière de vivre dans les villages est remise en question par les disparités croissantes des conditions de vie entre la ville et la campagne.

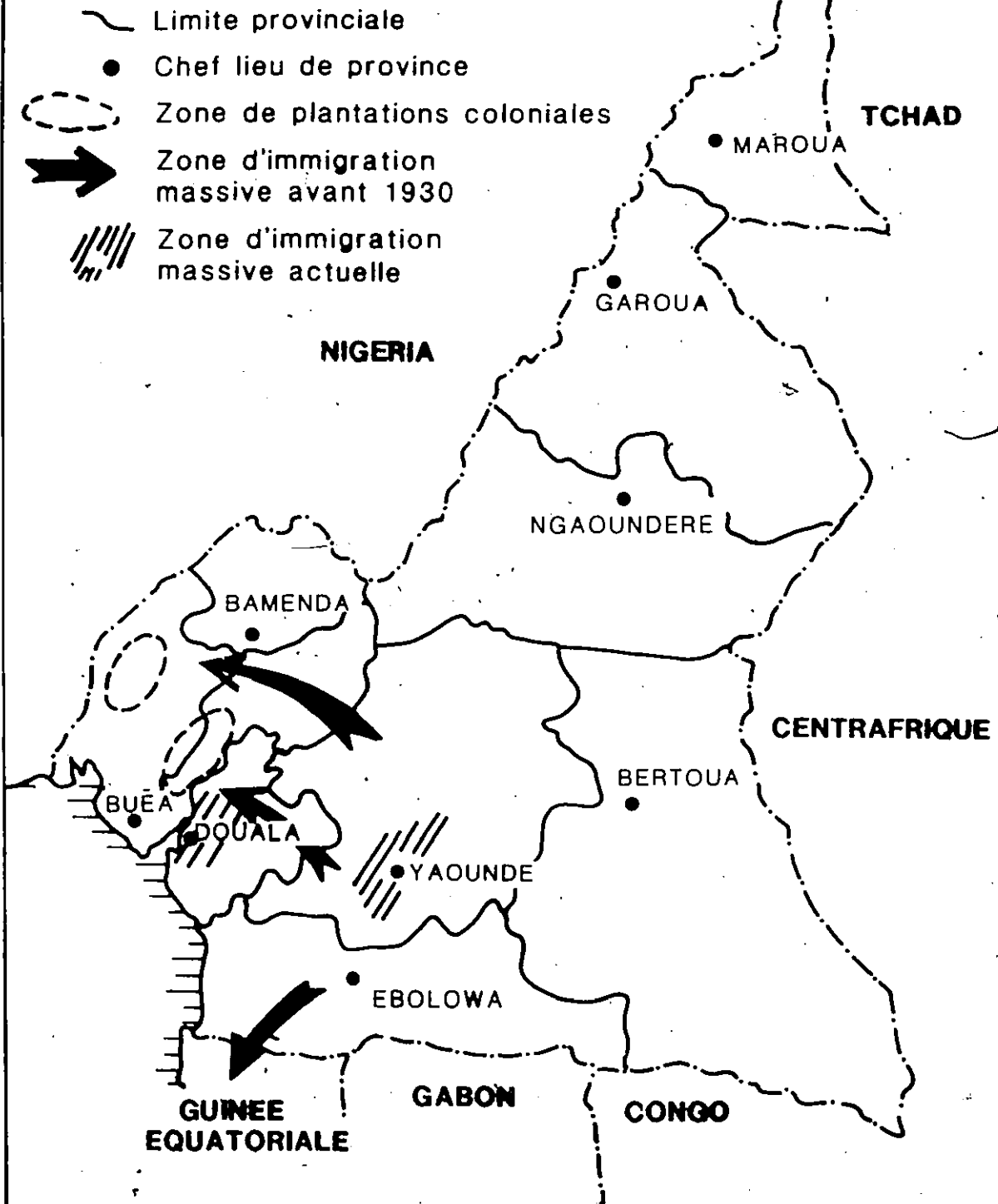
d) Souci d'avoir un membre de la famille influent

Certains répondants insistaient sur la notoriété qu'on acquiert quand un membre de la famille a réussi. Celle-ci donne droit à certains privilèges dans la société qui sont

l'émanation du prestige dont jouit la famille. — En se basant sur l'expérience vécue dans d'autres régions, ils nourrissent l'espoir que grâce à un parent haut placé, ils pourront bénéficier des voies de communication bien entretenues, des écoles et des centres de santé mieux équipés et des crédits agricoles.

Cette perception de la migration comme canal par lequel passent argent, richesse et développement remonte à l'époque coloniale. Depuis lors, les populations des zones rurales ont tendance à migrer vers les zones où l'activité économique est plus intense (Carte III), zones que nous pouvons qualifier de "centre" par rapport à la "périphérie". Amin (1972) faisait déjà cette distinction en étudiant les migrations en Afrique de l'Ouest. C'était le cas des villes coloniales, des grandes plantations industrielles, des chantiers forestiers et des grands travaux (port, routes, chemins de fer). Le tableau ci-dessous montre que la migration pendant l'époque coloniale ne privilégiait pas la ville. Comme dit plus haut, au contraire, ce qui compte pour le migrant, c'est la recherche de la sécurité économique et sociale.

Les principales zones d'immigration des populations du sud du CAMEROUN



Carte III

Tableau 4.2 Volume de l'émigration

<u>Période</u>	<u>Campagne</u>	<u>Ville</u>
1920 - 1959	23	7
1960 - 1984	2	67

La migration d'une manière générale, s'opère de façon sélective et n'affecte par conséquent pas l'ensemble de la population comme illustré dans le tableau suivant.

Tableau 4.3 Catégories migratoires

<u>Villages</u>	<u>Migrant</u>	<u>Non migrant</u>	<u>Migrant potentiel</u>
Ebom	52	43	4
Mvengue II	24	13	0
Mvengue III	23	17	3

En général, ce sont les jeunes devant poursuivre leurs études et ceux ayant une promesse d'emploi qui partent. Si les autres le font, c'est sans le consentement des parents. Plusieurs raisons ont été évoquées pour justifier le refus de laisser migrer ou de migrer.

Il s'agit pour certains parents d'assurer la succession en vue de la survie des exploitations existantes et de la préservation du patrimoine domanial. Vu sous cet angle, la

migration ne devrait pas affecter les aînés des familles, les fils uniques et les orphelins. Pour d'autres, un jeune qui n'a pas complété son cycle primaire, ne saurait tirer un quelconque avantage de la migration du fait de l'insuffisance de sa formation. A priori, cette catégorie est condamnée à rester au village. On insiste aussi sur le fait que le migrant potentiel doit nécessairement jouir d'une bonne santé et bénéficier d'un soutien matériel évident avant de s'engager.

Ceci s'applique justement aux migrations organisées où apparaît le caractère collectif de la décision de partir. Un jeune agissant isolément est le plus souvent écarté de la famille et ne peut bénéficier d'aucune aide de la part de celle-ci. Ce relatif rejet ressortait des commentaires de certains répondants.

Le tableau 4.4 montre que ce sont les jeunes qui partent le plus souvent.

Tableau 4.4 Répartition des migrants selon l'âge au départ

<u>Age au départ</u>	<u>Nombre de migrants</u>
13 - 15 ans	42
16 - 19 ans	33
20 - 29 ans	18
30 - 39 ans	2
40 - 49 ans	1
50 - 59 ans	1
60 ans et plus	2

Le groupe de 13-15 ans est celui de jeunes allant poursuivre leurs études dans un établissement secondaire. Les deuxième et troisième séries comportent des jeunes ayant raté le cycle primaire ou n'ayant pas eu de moyens matériels pour poursuivre les études. Ils partent souvent à la recherche d'une formation ou d'un emploi. Les migrants qui partent après qu'ils aient atteint 30 ans sont rares. Les plus âgés ici sont les vieux parents qui à cause de leur âge et de la présence d'un enfant en ville quittent la campagne.

On comprend dès lors que les populations rurales placent un espoir dans la migration qui doit permettre au jeune non seulement d'acquérir une formation mais aussi de trouver un emploi en vue de subvenir aux besoins de sa famille. La question qu'on se pose est de savoir si les

populations rurales ont raison d'attendre tant de la migration. La section suivante fournit des éléments de réponse.

4.2 La migration: facteur de promotion sociale

Pour vérifier si les migrants sont un facteur de promotion pour les communautés d'origine, nous avons considéré trois variables: les visites, les retours et les réalisations des migrants.

4.2.1 - Les visites

Le migrant rend souvent visite aux membres de sa famille restée à la campagne chaque fois qu'il en a l'occasion. Le tableau 4.5 montre la fréquence de celles-ci.

Tableau 4.5 Fréquence des visites

<u>Nombre de visites par an</u>	<u>Nombre de migrants</u>
0	2
1	16
2	2
3	20
plus de 3	2

Le village est le lieu de vacance de ceux qui étudient ailleurs, ils y viennent presque tous les trois congés de l'année. L'autre groupe important est celui des femmes sans emploi et dont les époux travaillent en ville. Elles quittent les villes avec les enfants pendant les congés. Certaines d'entre elles viennent en campagne au moment des grands travaux. Elles travaillent dans des champs individuels ou familiaux. Ce sont les événements ou les congés qui amènent les hommes au village. Plusieurs cérémonies (mariage, fête de promotion, funérailles, etc.) y ont lieu.

"...La ville n'est alors qu'un lieu de passage obligé pour gagner de l'argent, le travail est à la ville mais le coeur est au village de sorte que l'émigration sans esprit de retour paraît encore exceptionnelle. L'attachement au pays, au village natal, existe ici comme ailleurs, renforcé par la puissance des liens familiaux et même les plus hauts fonctionnaires tiennent à laisser un souvenir au pays et s'y construisent une case. La raison ultime de leur retour quelles qu'en furent les occasions, les villageois nous l'ont souvent exprimée sous le voile de proverbes qui célèbrent l'attachement au pays des pères et la joie simple d'être chez soi.
(Franqueville, 1971, p. 166)"

Nous avons nous-mêmes entendu ce genre de dicton: "Qui est parti, reviendra." Cette citation nous amène à nous pencher sur la question des retours.

4.2.2 Les retours

Sur les 99 migrants de notre échantillon, 47 sont des migrants de retour. Plusieurs raisons données expliquant ces retours sont reportées au tableau 4.6.

Tableau 4.6 Raisons de retour

<u>Raisons</u>	<u>Nombre de fois évoquées</u>
Création de sa propre plantation	17
Manque de soutien	14
Fermeture d'usine ou de la plantation	5
Echec	4
Objectif atteint	2
Mort du père	2
Mort du conjoint	2
Héritage	1

Toutes ces raisons spécifiques tournent autour de la principale qui est l'attachement au village. Il est l'unité de base, l'unité de compte des peuplements africains. C'est aussi une unité d'homogénéité linguistique, culturelle et ethnique, et le territoire par excellence de l'économie vécue (Madjiri, 1982).

L'importance du village s'accroît de plus en plus après une période relativement courte d'une tendance au délaissement. L'étape de laisser un souvenir au pays est en train d'être dépassée. On améliore l'habitat parce qu'on y passe souvent du temps et on y crée ou améliore des cacaoyères. Le commentaire des raisons fournies permet de dégager cette importance accordée au village.

Après avoir appris à travailler dans les plantations coloniales, plusieurs migrants sont revenus pour créer leurs propres plantations: d'abord pour se libérer de la domination des colons et surtout pour valoriser leur village. Les migrants, dans les villes, sont revenus à cause du manque de soutien. Les structures urbaines sont différentes de celles de la campagne où domine une vie communautaire. En ville, tant qu'on a pas réussi son intégration, il est difficile d'y vivre sans soutien moral et surtout matériel. En effet, l'argent est nécessaire pour le loyer, la nourriture, la santé... Cette difficulté oblige ceux qui perdent leur emploi ou n'en trouvent pas à rentrer au village. Ceux des migrants qui allaient juste pour chercher l'argent de la dot ou pour la construction de l'habitat sont rentrés une fois l'objectif atteint. Certains sont rentrés pour devenir le gérant de l'héritage après la mort de leur père (ou d'un frère). Du vivant du premier, il est difficile au jeune de profiter de

l'exploitation familiale, mais à sa mort, si le travail en ville procure un salaire peu élevé, le jeune revient, sachant désormais qu'il aura les moyens de vivre en campagne. Tous les migrants de retour reconnaissent explicitement qu'il faut bien retourner un jour sur la terre de ses ancêtres et qu'il n'est pas bon de mourir ailleurs. Le village est le "chez nous". Cette idée concoure à une mise en valeur des villages actuels.

4.2.3 Les réalisations des migrants

Les actions des migrants peuvent se grouper en deux. Ce qu'ils font pour eux-mêmes d'une part, et pour leur famille, leur village ou leur arrondissement d'autre part.

Du tableau 4.7, il ressort que les migrants améliorent principalement leur maison rurale, entretiennent ou créent des cacaoyères.

Tableau 4.7 Réalisations du migrant pour lui-même

<u>Réalisation</u>	<u>Nombre de promoteurs</u>
Maison finie	5
Groupe électrogène	1
Source aménagée	1
Plantation de cacaoyers	4

Le groupe électrogène, bien que possession individuelle, est utilisé pour toutes les cérémonies nocturnes du village quand son propriétaire est présent. Quant à la cacaoyère, les migrants les font entretenir par les membres de la famille ou par une main-d'oeuvre recrutée sur place ou ailleurs. Il s'agit d'exploitations héritées ou alors créées.

En ce qui concerne les réalisations au profit de la famille, le migrant contribue surtout à élever le revenu de ses parents de façon à ce qu'ils puissent désormais augmenter le volume de leurs biens et améliorer leur conditions de vie comme indiquée au tableau 4.8.

Tableau 4.8

Réalisations pour la famille

<u>Réalisations</u>	<u>Nombre de fois évoquées</u>
Finition de la case familiale	3
Achat d'une brouette	2
Achat d'une tronçonneuse	3
Achat d'une machine à coudre	3
Capital initial pour un commerce	1
Salaire de la main-d'oeuvre	1
Ouvrier permanent	2
Entretien des parents	14
Frais de scolarité des plus jeunes	4

Signalons que ces réalisations des migrants actuels ou de retour qui sont presque synonymes de revenus plus élevés introduisent quelques différences entre les populations. Le tableau 4.9 représentant la répartition des biens trouvés dans les familles de notre échantillon donne une certaine idée du rapport de niveau de vie entre ceux qui ont migré et ceux qui ne l'ont jamais fait (exceptés les élèves et les étudiants). Le premier groupe compte 62 personnes alors que 58 se retrouvent dans le second.

La "grande maison" désigne la maison principale avec des chambres à coucher et une salle de séjour à l'inverse de la petite case, plus étroite et servant à la fois de cuisine, de salle de séjour et de chambre à coucher. La réalisation de la première est un indice d'un revenu élevé de même que celle de la maison finie dont le sol est cimenté, avec un plafond et des murs crépis et peints.

Ce tableau montre que les investissements qui exigent un capital important (véhicule automobile, maison finie, groupe électrogène) ne sont pour le moment réalisés que par les migrants. D'un autre côté, les professionnels tels les maçons, les forgerons et les couturières se classent dans le groupe des migrants de retour, comme on peut le constater sur le tableau 4.10.

Tableau 4.9

Répartition des biens entre migrants et non migrants

<u>Biens</u>	<u>Migrants actuels ou de retour</u>	<u>Non migrants</u>
"Grande maison"	24	18
Maison finie	8	-
Tronçonneuse	4	6
Fusil	3	-
Machine à coudre	5	1
Brouette	4	1
Boutique	1	-
Groupe électrogène	1	-
électrophone	9	3
Poste récepteur	55	44
Mobylette	3	1
Véhicule	1	-
Réchaud à pétrole	3	-
Pulvérisateur	44	49
Lampe à gaz	7	-

Tableau 4.10 Répartition des activités non agricoles

<u>Métiers</u>	<u>Migrants de retour</u>	<u>Non migrants</u>
Maçon	1	-
Forgeron	1	-
Couturière	5	-
Infirmier	2	-
Chauffeur	1	-

Ces professionnels jouent un rôle particulier dans leur milieu car non seulement on fait appel à eux pour les besoins qui ont trait à leurs domaines respectifs de formation, mais ils introduisent aussi de nouveaux types de comportement au point qu'on les désigne souvent par le terme d'"évolués".

De cette analyse, il ressort que les parents des migrants reçoivent un soutien financier de ceux-ci. Ce soutien s'étend parfois à l'échelle du village et même de l'arrondissement. Les migrants qui ont un salaire élevé participent, par des contributions volontaires, à l'installation ou à l'amélioration des infrastructures sociales.

Les populations rurales attendent beaucoup de la migration. Plusieurs actions des migrants justifient cette attente. Ceux-ci, en construisant des maisons modernes modifient le paysage rural. De même, ils payent des salaires à leurs ouvriers et soutiennent matériellement les membres de leur famille sans oublier l'impact lié à leur influence.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue les aspects négatifs de la migration campagne-ville tels que perçus par les ruraux. Le souhait des familles rurales est que le migrant aille chercher l'argent en ville pour améliorer la vie au village. C'est là la préoccupation de tous, même si certains jeunes ont mentionné ou chéri l'idée de la relative autonomie qui s'acquiert avec la migration. C'est dire qu'on envisage la migration non pas pour échapper définitivement au village, mais plutôt pour y revenir en force.

CHAPITRE VLA SOLIDARITE: TREMPLIN DE LA MIGRATION

La stratégie rurale de développement s'opère à travers une solidarité familiale. Celle-ci se manifeste à plusieurs niveaux: celui de la décision de partir, celui des moyens pour partir et celui de l'assistance pour réussir.

5.1 Une décision de partir collective

Les migrants étant le plus souvent jeunes au moment du départ, ce sont les parents qui, compte tenu de leurs moyens et possibilités, décident en général du départ. A un jeune qui présente des potentialités pour réussir dans ses études, ils s'engagent à en assumer les frais pour la poursuite de celles-ci. Ceci se fait parfois au détriment des autres enfants, étant entendu qu'une fois le succès assuré, le migrant devra apporter un soutien aux autres membres de la famille, qu'ils soient jeunes ou adultes.

Seulement tous les jeunes ne sont pas autorisés à partir. Ceux qui à partir du cycle primaire éprouvent des difficultés liées à leur incapacité à s'adapter au système scolaire se voient souvent refuser la permission de quitter le village. Aussi, la décision de partir de cette catégorie des jeunes est parfois individuelle. Deux des migrants

potentiels nous ont dit qu'ils projettent de partir sans le consentement des parents et comptent sur le soutien des membres de la famille maternelle ou des amis installés en ville, surtout qu'ils ont des exemples de jeunes partis sans l'approbation de leurs parents et qui ont réussi à trouver un emploi en ville. Ainsi, même si la décision de partir est isolée, le migrant compte sur la solidarité des membres migrants de sa famille, de son village ou des villages voisins. Ces derniers, par le flux d'informations qu'ils véhiculent, (renseignent sur le lieu de destination, genre de vie, possibilité d'étude, de formation ou d'emploi) et par leurs moyens soutiennent les nouveaux migrants. Ceci nous amène à parler des moyens dans la migration.

5.2 Les moyens pour partir

A la question de savoir quel genre de soutien ont-ils donné à leurs enfants, les parents mentionnent les frais de transport et de scolarité, comme illustré au tableau 5.1.

Tableau 5.1

Répartition des migrants selon deux types
d'aide venant de la campagne

<u>Qualité du migrant</u>	<u>Nombre</u>	<u>Ceux ayant reçu les frais de scolarité</u>	<u>Ceux ayant reçu les frais de transport</u>
Elève	41	35	28
Autres	58	--	4

Il arrive cependant qu'à cause des revenus bas à la campagne, le jeune n'ait pas de soutien matériel de ses parents vivant au village. Il doit alors compter sur les aides provenant de la zone de destination, plus précisément de son premier hôte. Aussi, le choix de ce dernier est primordial dans la décision de partir. Le migrant étant jeune en général et nécessitant de l'encadrement, les parents préfèrent l'envoyer chez une personne de confiance. Le mouvement de départ se formant dans l'entourage familial, le point d'attache en ville reste encore la famille. Le choix du premier hôte porte sur un migrant membre de la parenté car il est supposé aider le migrant à vaincre plusieurs obstacles: nostalgie, besoins matériels. En somme, il lui permet de s'intégrer dans son nouveau milieu. A la question pourquoi choisir un hôte appartenant à la famille, les parents répondent que celui-ci les remplace auprès de leur enfant. Il faut remarquer que ce n'est pas seulement à la parenté que revient ce rôle d'hôte. Il est

joué aussi par des amis, des employeurs ou bien par une institution qui est dans notre cas l'internat. Mais de tous les liens, la parenté et l'amitié sont les plus utilisées comme l'indique le tableau 5.2.

Tableau 5.2 Types d'hôtes

<u>Période</u>	<u>Parent</u>	<u>Ami</u>	<u>Employeur</u>	<u>Internat</u>
1920 - 1959	12	16	2	0
1960 - 1984	37	24	0	8
Total	49	40	2	8

Nous avons considéré ici juste les premiers hôtes sans comptabiliser les migrations subséquentes de la même personne. Les migrations vers l'employeur ont presque disparu car elles étaient liées au système colonial. L'accès à l'internat se fait par voie de concours. Pour les autres types d'hôte, c'est le lien social du migrant dans le lieu de destination qui joue. On est donc amené à se poser la question suivante: est-ce que les premiers membres migrants d'une famille, d'un village ou des villages voisins n'influencent pas les directions des flux migratoires?

En effet, parmi les premiers hôtes, plusieurs sont originaires du même arrondissement que le migrant comme indiqué au tableau 5.3.

Tableau 5.3 Relation entre migrant et hôte

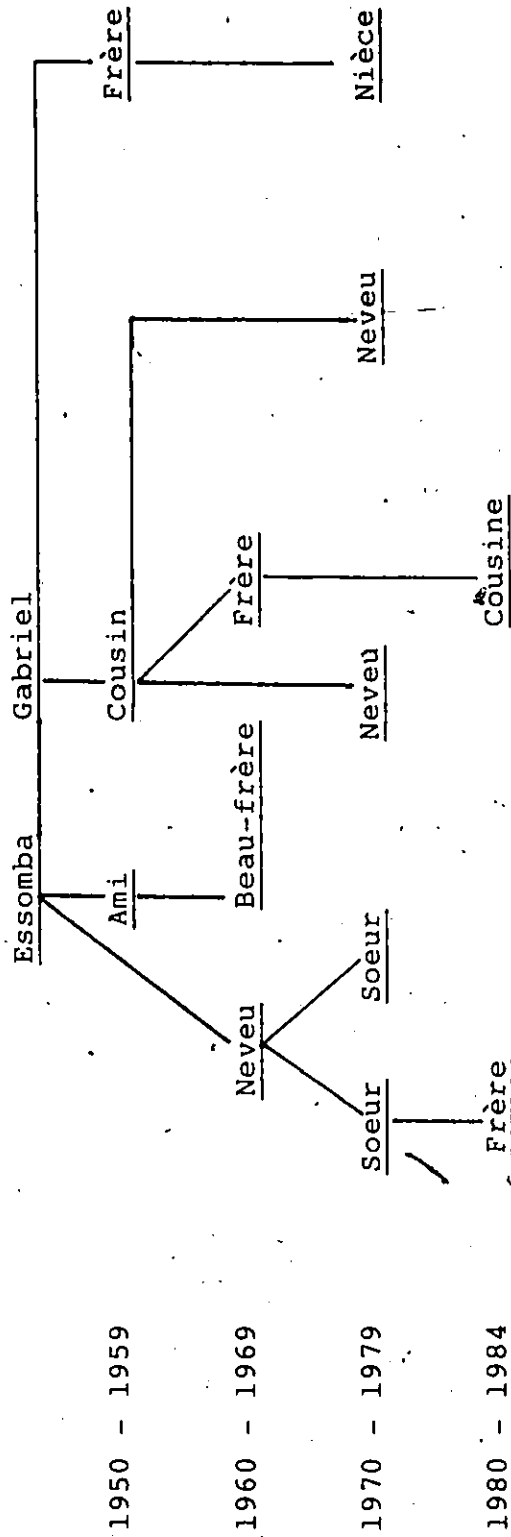
<u>Relation</u>	<u>Nombre de migrants</u>	<u>Originaire de Mvengue</u>	<u>Natif du lieu de destination</u>
Parent	49	48	1
Ami	40	34	6

Le parent natif du lieu de destination peut s'expliquer par le fait qu'il existe une dispersion spatiale des clans au Cameroun. Malgré cette dispersion, l'idée d'appartenance à un même groupe est très forte et se manifeste par une entraide mutuelle. C'est ainsi que Essomba, un Mvog Belinga de Mvengue II a été accueilli par les Mvog Belinga des environs de Yaoundé.

Une fois installé et après avoir trouvé un emploi, le migrant à son tour fait venir les plus jeunes de sa famille, dont il doit s'occuper. A leur tour, ces derniers devront faire la même chose. Cette solidarité commande la multiplication spatiale des points d'accueil des migrants donnée dans la figure 5.1.

Dans la première décennie, les liens entre Essomba et le migrant sont variés. L'ami est un ressortissant de l'arrondissement de Mvengue comme lui, le cousin vient du même village. Un migrant peut donc bénéficier du soutien

Figure 5.1 Multiplication spatiale des points d'accueil des migrants



5

d'un membre de sa famille, d'un ressortissant de son village ou de sa région. Dans les dernières décennies, tous les migrants ont une relation plus étroite avec l'hôte. Ils appartiennent aux mêmes familles. Ceci est dû au fait que presque chaque famille a un représentant à Yaoundé et ses membres se partagent entre un local en ville et un autre au village. Cette présence des membres d'une famille en ville est l'une des forces de l'accroissement important du taux de migration campagne-ville. (Delpech, 1978) souligne que la présence d'un parent stabilisé et qui peut héberger constitue une circonstance favorable à l'émigration.

On peut donc dire que le nombre des points d'accueil des migrants augmente à travers le temps grâce au passage du statut de reçu à celui d'hôte. Les ressortissants de l'arrondissement de Mvengue n'ont pas toujours appartenu à des réseaux constitués seulement par les personnes de la même région. Comme mentionné ci-dessus, un hôte peut être l'ami d'un migrant de retour et avoir une autre origine. Après avoir montré l'importance de l'hôte dans la décision de partir et celle des parents en zone de départ, essayons de voir le rôle de ces mêmes personnes pour la réussite d'une migration.

5.3 Assistance dans la réussite de la migration

Une migration ne connaissant pas un retour immédiat est dite permanente. A l'exception des migrations pendant la colonisation et celle suivie d'un retour volontaire, la permanence d'une migration est souvent synonyme de succès. La vie étant dure en ville, il est difficile à un chômeur sans soutien d'y rester. Un séjour nécessite le concours de plusieurs facteurs pour être permanent: la disponibilité de l'objectif (établissement, emploi, etc.) et les moyens pour l'atteindre. On se propose de dégager l'impact du lien social dans la réussite d'une migration, d'abord en analysant son importance et en essayant d'établir la relation entre le succès de la migration et le lien avec l'hôte.

5.3.1 Importance du lien social dans la réussite de la migration

Sans toutefois sous-estimer les autres facteurs de réussite (aptitudes physiques et intellectuelles, environnement, etc.) il y a lieu ici de montrer l'apport des relations dans la réussite d'une migration.

L'entrée dans les établissements scolaires se fait par voie de concours, mais l'obtention d'un emploi nécessite

parfois des interventions comme indiqué au tableau suivant.

Tableau 5.4 Interventions pour l'emploi

Intervention d'un ami	2
Intervention d'un parent	22
Sans intervention	15

Précisons que c'est surtout au niveau des petits emplois (planton, chauffeurs, gérant de boutique, etc.) qu'on intervient. Le parent ou l'ami connaissant mieux le milieu s'informe facilement des disponibilités d'emploi qu'on peut obtenir grâce à une relation avec l'employeur. C'est ainsi que quatre migrants (trois de Mvog Belinga et un d'Ebom) ont obtenu un emploi. Deux d'entre eux ont comme employeurs leur frère et leur oncle.

En plus de l'aide reçue des parents, le migrant bénéficie aussi de la bienveillance des parents éloignés ou des amis. Des fraternités ethniques ou claniques communément appelées "associations" élargissent les possibilités de soutien. Lors de leur assemblée, le jeune migrant se présente et évoque ses problèmes. Elles permettent l'intégration rapide du jeune dans son milieu. Une étude sur les migrants à Yaoundé nous aurait permis de nous étendre plus sur l'association des ressortissants de

Mvengue souvent mentionnée par les personnes interrogées. Elles reconnaissent que ces assemblées permettent aux gens de se rencontrer et à ceux qui ont des problèmes (surtout celui de l'emploi) de les exposer.

Cependant, malgré cette solidarité, il y a un nombre important de migrations de retour précoces, sans compter celui des jeunes faisant des va et vient entre la campagne et d'autres endroits où ils cherchent du travail. Peut-on parler de manque de solidarité pour leur cas? Nous avons essayé d'y répondre en interrogeant les migrants de retour.

5.3.2 Rapport entre le succès d'une migration et la relation avec l'hôte

Parmi les raisons données pour justifier les retours précoces, figure le manque de soutien souvent exprimé en ces termes: "je n'avais pas mon vrai frère ou ma vraie soeur en ville". Ceci nous conduit à considérer l'importance du degré de relation entre l'hôte et le migrant dans la réussite d'une migration. C'est dans ce sens que l'hypothèse suivante a été émise: l'étroitesse des liens entre le migrant et l'hôte augmente la probabilité d'une migration permanente.

Pour la vérification de cette hypothèse, nous avons comparé les durées de séjour des migrants allant chez un ami et ceux allant chez un parent. Nous avons retenu trois périodes: une durée de moins de 5 ans correspond à un court séjour; de 5 à 10 ans, on parle de séjour moyen et plus de 10 ans est qualifié de long. Ces divisions tiennent compte du fait que ce sont les jeunes qui se déplacent pour la recherche d'une formation ou d'un emploi. Ceci exige un minimum de 10 ans. La vérification de cette hypothèse n'intéresse pas les migrations de l'époque coloniale où l'on partait pour chercher argent et richesse et revenait le plus tôt possible. Actuellement, la migration est plus permanente, la plupart des retours définitifs se situent au moment de la vieillesse. Ceux qui reviennent avant déclarent avoir raté leur migration. Ils n'arrivent pas à trouver un emploi ou n'ont personne pour les supporter. Par contre, ceux qui ont leur famille installée en ville continuent à y vivre malgré leur échec. Ils sont devenus homme ou femme de ménage ou rien du tout dans la maison de leur parent en attendant un éventuel travail. Par contre, un hôte a tendance à ne pas supporter longuement un migrant ne réussissant pas et n'étant pas de sa famille comme indiqué au tableau suivant.




Tableau 5.5

Durée du premier séjour chez
un ami ou un parent

<u>Hôte</u>	<u>Migrant</u>	<u>Court séjour</u>	<u>Moyen séjour</u>	<u>Long séjour</u>
Ami	39	7	3	29
Parent	49	4	0	45

Au terme de cette analyse, on peut tirer quelques conclusions. En aidant à trouver un emploi, en soutenant matériellement un jeune migrant, on prolonge son séjour. Les parents supportent plus longtemps les chômeurs que les amis. D'ailleurs, le terme "ami", dans ce contexte, inclut des relations aussi vagues qu'un ressortissant du même arrondissement, une relation d'un parent migrant de retour ou alors des habitants des villages voisins. Par contre, "parent" ici désigne une personne d'un même village et souvent d'une même famille. Il est concerné par la réussite du jeune migrant, car ceci fait partie de la stratégie de réussite de tout le groupe. Le jeune migrant est lui-même conscient d'être un moyen de réussite, aussi doit-il réussir et surtout jouer le rôle de soutien à son tour.

CONCLUSION

L'enquête nous a permis de voir que les populations rurales utilisent la migration comme l'un des moyens en vue d'améliorer leur existence. Dans cette perspective de promotion sociale et économique, nous avons été amenés à conclure que la migration est un facteur important dans leur stratégie de développement. En étudiant comment celle-ci s'opère, on se rend compte qu'elle est largement associée à la solidarité familiale, clanique, tribale ou ethnique.

Notre enquête a été menée dans une zone rurale au sens plein du terme, c'est-à-dire une zone située loin des pôles où se rencontrent des activités multisectorielles. L'économie des trois villages de référence est essentiellement basée sur l'agriculture qui se pratique de façon traditionnelle et qui procure les seuls revenus de la région.

L'attachement et l'adaptation de l'homme à son milieu naturel l'amènent à adopter un comportement positif en vue de sa mise en valeur qui est source de survie. C'est ce qui donne à son vécu un contenu globalisant qui tient compte non seulement de la perception qu'il a du milieu mais aussi des moyens qui s'offrent afin d'assurer son épanouissement. C'est dans ce contexte que nous avons analysé le phénomène

migratoire et notre enquête sur le terrain s'est appuyée sur les biographies rétrospectives avec l'aide des jeunes ruraux originaires des villages étudiés.

Les résultats obtenus, en dépit de l'imperfection des données, fournissent des indices clairs qui confirment l'idée selon laquelle la migration est bien un élément de la stratégie paysanne de développement.

Tout d'abord, seuls ceux qui réussissent leurs études au niveau du cycle primaire sont encouragés à quitter le village et la communauté est prête à les soutenir. Par contre, ceux qui échouent sont jugés inaptes à la migration et sont considérés comme destinés aux travaux agricoles. Cette sélection qui s'opère au niveau de la base en vue de la migration illustre le mépris qu'ont les populations rurales pour les travaux agricoles, mépris justifié par la place qu'occupent les paysans dans la société. Les bas revenus les empêchent d'acheter des outils plus perfectionnés ou d'embaucher de la main-d'oeuvre, ce qui renforce les faibles rendements responsables des bas revenus, et le cercle se referme.

Le soutien accordé à ceux qui émigrent est un deuxième indice. Le migrant reçoit le soutien de ses parents qui parfois doivent consentir d'énormes sacrifices, souvent au

détriment des autres membres de la famille.

Le choix de cette stratégie se justifie en fonction du contexte. Les migrants se dirigent vers les zones d'activités économiques intenses. A l'époque coloniale, ils allaient vers les villes, les grandes plantations, les chantiers forestiers et les grands travaux. Ces pôles d'activités économiques continuent de les attirer mais on note une préférence pour les grandes villes au détriment des villes secondaires. Cela est dû à la faiblesse des opportunités qui s'offrent dans les villes secondaires, malgré la dispersion de la fonction administrative et commerciale. Les métropoles offrent une gamme variée d'emplois auxquels s'ajoute le secteur informel.

A cette course vers les centres urbains s'oppose un attachement à la terre. Si certains quittent le village, c'est malgré eux, la vie y étant difficile. En effet, ailleurs au Cameroun où les revenus du paysan sont élevés, on remarque une sédentarisation des jeunes. Citons deux exemples typiques: les populations rurales du département de la Lékié et celles de la province de l'Ouest. La première région est située au nord de Yaoundé et reliée à elle par une route bitumée, artère principale d'un réseau de pistes praticables. Les paysans évacuent ainsi leur production vers la capitale qui est un gros marché de consommation des

produits vivriers. La vente combinée des produits vivriers et du cacao entraîne une hausse des revenus. Le même phénomène s'observe dans la province de l'Ouest où les bonnes terres et les méthodes culturales avancées permettent de hauts rendements. A l'exception des jeunes qui doivent poursuivre leurs études, dans les deux cas, le manque de terre dû au surpeuplement est la principale cause d'émigration. Si la ville reste le lieu de réussite privilégié, ces deux exemples montrent que certaines zones rurales sont en mesure de retenir une partie des populations à cause de leurs caractéristiques propres.

D'ailleurs, comme signalé au chapitre IV, chaque famille a le souci d'avoir un représentant au village, d'améliorer celui-ci et y rendre la vie agréable. Etant donné que la pleine réussite est mesurée par les réalisations dans le village, sa mise en valeur devient l'un des objectifs de ses natifs, et parmi les moyens utilisés, on peut citer l'expérience et les revenus acquis dans les villes. Signalons cependant que cette mise en valeur reste embryonnaire puisqu'elle est au stade de l'amélioration de l'habitat, de l'aménagement des points d'eau, de l'amélioration et de la création de nouvelles cacaoyères et du perfectionnement du matériel agricole. Malgré ces réserves, il nous semble qu'actuellement, il faut parler de la migration pas seulement comme élément d'une stratégie de

promotion familiale mais aussi comme élément d'une stratégie paysanne de développement économique.

Notre thèse adopte deux nouvelles tendances qui continuent de s'affirmer dans les études sur les migrations en Afrique. A savoir l'importance de la famille d'une part et la vision plus positive des migrations de l'autre part.

Les membres de la famille jouent un rôle important au niveau du choix des candidats à la migration et celui des lieux de destination, de l'accueil du migrant et de la création des blocs en zone urbaine à base des relations ethniques.

Cette démarche découle d'une plus grande considération de la particularité des différentes zones entraînant par le fait même une analyse d'un plus grand nombre des variables économiques ou sociologiques. Ce désir de clarté est responsable de la découverte des nuances aux niveaux des résultats des études. Si auparavant la migration était un phénomène condamné, de plus en plus, elle est moins sévèrement jugée.

La migration doit constituer une cause de souci puisqu'elle génère des problèmes (congestion des villes, hausse du taux de chômage et dépeuplement des campagnes).

Cependant les migrants et leur famille gagnent généralement suite à la migration.

A la lumière de cette analyse, il nous semble que les études futures sur le développement rural devraient s'efforcer de tenir compte de ces perceptions paysannes, de ces stratégies locales qui ont souvent été laissées de côté en faveur de l'utilisation des indicateurs classiques.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIN, S. (1974) Modern Migrations in West Africa, London, International Institute, Oxford University Press.
- ASSOUMOU, J. (1977) Agriculture d'exportation et bataille du développement en Afrique tropicale, Paris, l'Economie du cacao.
- BALANDIER, G. (1955) "Sociologie des Brazza-villes noires", Cahiers de la Fondation nationale des Sciences politiques, 67.
- BARBIER, J., G. COURADE et P. GUBRY (1981-1982) "L'exode rural au Cameroun", Cahiers de l'O.R.S.T.O.M., Série sciences humaines, 18(1), 107-147.
- BERDOULAY, V. (1985) "Les idéologies comme phénomènes géographiques", Cahiers de géographie du Québec, 29, 77, 205-216.
- BYERLEE, D. (1974) "Rural-Urban Migration in Africa: Theory, Policy and Research Implications", International Migration Review, 8(4), 543-566.
- CLADWELL, J. (1975) "The Sahalian Drought and its Demographic Implications", Overseas Liaison Committee, paper N°8.
- CLAVAL, P. (1974) "La géographie et la perception de l'espace", L'Espace géographique, 3(3), 179-187.
- DELPECH, B. (1978) "Du village au quartier", Travaux et documentations de l'Institut des sciences humaines, Yaoundé, O.N.A.R.E.S.T., N°10.
- DENIEL, R. (1968) De la savane à la ville, Paris, Aubier-Montaigne.
- DOGMO, J. (1974) L'émigration Bamiléké étudiée sur la zone de départ, Université de Yaoundé, Département de géographie.
- DUMONT, R. (1973) L'Afrique noire est mal partie, 2^e édition, Paris, Seuil.
- ELA, J. (1982) L'Afrique des villages, Paris, Karthala.

- FRANQUEVILLE, A. (1971) "L'émigration rurale dans le département de la Lékié. Contribution à l'étude des relations ville-campagne dans le sud du Cameroun", Cahiers de l'O.R.S.T.O.M., Série sciences humaines, 10(2/3), 151-193.
- FRANQUEVILLE, A. (1973) "Réflexions méthodologiques sur l'étude des migrations actuelles en Afrique", Cahiers de l'O.R.S.T.O.M., Série sciences humaines, 10(2/3), 143-149.
- GEORGE, P. (1976) Les migrations internationales, Paris, Presses universitaires de France.
- GODFREY, E. (1972) "Economic Variables and Rural-Urban Migration: Some Thoughts on Todaro Hypotheses", Agricultural Employment and Labour Migration in East Africa, Kampala, Nakere University, Aman.
- GUBRY, P., B. LAMLENN, E. NGWE et J. TCHEGHO (1983) "Questionnaire - descendants: une méthode d'approche de l'exode rural dans les zones de départ", Département de Recherches Démographiques du CRED, Université Catholique de Louvain, non publié.
- HAERINGER, P. (1968) "L'observation rétrospective appliquée à l'étude des migrations africaines", Cahiers de l'O.R.S.T.O.M., Série sciences humaines, 5(2), 3-22.
- HUNTER, G. (1974) "Rural-Urban Migration in Tropical Africa", London Common Wealth Foundation, N° 24.
- HUNTINGTON, H. (1977) An Empirical Study of Ethnic Linkages in Kenyan Rural-Urban Migration, University of New York, thèse de doctorat non publiée.
- HUTTON, C. (1970) "How the Unemployed Survive in Town: Kampala and Jinja, Uganda", Manpower and Unemployment Research in Africa: Newsletter, 3(2), 9-12.
- KHASIANI, S. (1982) Social and Psychological Factors Influencing Migration Dispositions in Kenya, Florida State University, thèse de doctorat non publiée.
- KIZERBO, J. (1972) Histoire de l'Afrique noire, Paris, Hatier.

- LACOSTE, Y. (1973) "La géographie, histoire de la philosophie, idées, doctrines sous la direction de François Châtelet - La philosophie de sciences sociales de 1860 à nos jours, Paris, Hachette.
- LE NOUVEL OBSERVATEUR (1982) Atlas économique mondial, 1982.
- LIPTON, M. (1982) "Rural Development and the Retention of the Rural Population in the Country Side of Developing Countries", Revue Canadienne d'Etudes du Développement, 3(3), 11-37.
- LLOYD, P. (1979) Slumps of Hopes? Shanty Towns of the Third World, Markham, Pequin Books.
- MABOGUNJE, A. (1970) "Systems Approach to a Theory of Rural-Urban Migration", Geographical Analysis, 2, 1-18.
- MADJIRI, J. (1982) "Le développement par la base: des pratiques crédibles en Afrique noire", Dossier Faim Développement, 82(8/9), 11-14.
- MINISTERE DE L'ECONOMIE ET DU PLAN (1976) Recensement général de la population et de l'habitat d'avril 1976, Yaoundé, Bureau central du recensement.
- OHASHI, K. (1980) An Analysis of Migration Decisions in Less Developed Countries in the Framework of an Extended Family System and a Dynamic Model of Rural-Urban Migration, Cornell University, thèse de doctorat non publiée.
- PONS, V. (1969) Stanleyville, Oxford University Press.
- PREISWERK, R. (1980) "Relations interculturelles: nouvel objet des sciences sociales", Recherches pédagogiques et culture, 9(47/48), 4-9.
- RACINE, J.B. (1977) "Discours géographique et discours idéologique: perspectives épistémologiques et critiques", Hérodote, 6.
- RIDELL, J. (1975) "On the Investigation of Migration in West Africa", Canadian Association of Africa Studies, 19(22).
- SAUTTER, G. (1978) "Dirigisme opérationnel et stratégie paysanne ou l'aménageur aménagé", L'Espagne géographique, 7(4), 233-243.

- SICAULT, G. (1977) "Le développement au ras du sol", Tiers-monde, 72, 699-708.
- SIMMONS, A. et R. CARDONA (1972) "Rural-Urban Migration: Who Comes, Who Stays, Who Returns, the Case of Bogotá, Columbia 1929-1968", International Migration Review, 6(2), 166-181.
- STOHR, W. et F. TAYLOR (1981) Development from Above or Below, New York, Brisbane, Toronto, John Wiley and Sons Ltd.
- TODARO, M. (1976) Internal Migration in Developing Countries. A Review of Theory, Evidence, Methodology, Research Priorities, Genève, B.I.T.
- WILLIS, K. (1974) Problems in Migration Analyses, Farnborough; Saxon House, Lexington Books.
- WOLPERT, J.- (1965) "Behavioral Aspects of the Decision to Migrate", Papers and Proceeding of the Regional Science Association, 15, 159-169.
- ZECCHINI, L. (1985) "Cameroun", Le Monde - Dossiers et Documents, Bilan économique et social, 10^e année, 1984, 97.
- ZELINSKY, W. (1971) "The Hypothesis of the Mobility Transition", Geographical Review, 61(2), 219-249.

ANNEXE

Questionnaire1. Renseignements généraux

Nom du village

Nom et prénom

Sexe

Age

Niveau scolaire

Etat matrimonial

Migrant - migrant de retour - non migrant -
migrant potentielNombre d'enfants, frères et soeurs âgés d'au moins 13 ans
(renseignements généraux sur chacun d'eux)2. Emigration

Date de départ

Age au départ

Niveau scolaire au moment du départ

Etat matrimonial au moment du départ

Avec qui êtes-vous parti?

Premier lieu de destination

Relation avec le premier hôte

Son origine

Son emploi

Pourquoi avoir choisi cet hôte?

Membres de la famille ayant rejoint le migrant?

Nombre de visites du migrant au village

Existe-t-il une correspondance de lettres?

Lieux de destination subséquents

Dates d'arrivée et de départ de ces lieux

Date de retour au village - nombre de retours,
raison de retour

Perspective de nouveaux départs

3. Activités

Qui a payé: transport?
 études?
 logement?
 nourriture?

Quels ont été les emplois?

Qui les a cherchés?

Quels emplois occupaient ceux qui ont trouvé les emplois des migrants?

L'emploi du migrant était-il connu avant son départ du village?

Qu'a réalisé le migrant au village?

Quels sont ses biens au village?

Qu'a réalisé le non migrant?

Quels sont ses biens?

4. La migration potentielle

Y a-t-il de nouveaux départs en vue?

Lieu de résidence future

Hôte éventuel

Qui soutiendra matériellement cette émigration?

5. Perception de la migration

Pourquoi avoir choisi de migrer ou de laisser migrer?

Soutenez-vous matériellement les migrants?

Qu'attendez-vous de la migration?

Pourquoi n'avez-vous pas migré?

Pourquoi avoir refusé l'autorisation de migrer à tel membre de la famille?